

Lettre aux Communautés

LAC

« Les territoires de marge ne sont pas des territoires de marginalité mais de résistance à la marchandisation généralisée, de reviviscence de cultures locales et d'innovation par des pratiques plus solidaires et des institutions moins hiérarchisées. »

Arnaud Favart



Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr



Territoires d'espérance

N° 311 - Novembre - Décembre 2021

Territoires d'espérance

Des territoires ruraux
en transition et en reconstruction

Une boulangerie de village

Une Église disséminée,
le défi des paroisses rurales

8,50 €

N° 311 | Novembre - Décembre 2021

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux Communautés*, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses: témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



Sommaire

- | | |
|---|---|
| 5 ÉDITORIAL
La ruralité,
territoires d'espérance
Arnaud Favart | 41 La boulangerie
de Chichilianne,
un pôle d'animation
Cécile Hussenot |
| 10 Des territoires
ruraux en transition
et reconstruction
Jean-Baptiste Grison | 46 <i>Ici en Chartreuse</i> , la marque
d'une coopérative laitière
Philippe Vachon et Jean-Paul Havard |
| 17 L'agriculture à l'épreuve
du changement climatique
Bertrand Valiorgue | 51 « Ambiance Bois »
Edwin Sevti |
| 25 Le bio, un état d'esprit,
une approche globale
du métier
Nadège et Emmanuel Fellot | 57 Une recherche pastorale
collective en Creuse
Xavier Durand |
| 29 « Melting popote »,
un projet atypique
François Bonnetain | 63 Une Église disséminée,
le défi des paroisses rurales
François Vuillemin |
| 33 L'échelon communal
au service du monde rural
Odile Muller | 71 Territoires de migration
Jean-Yves Constantin |
| 37 Les parcs naturels régionaux,
des espaces en projet
Arnaud Favart | 75 Un lieu d'Église en rural
au temps de la pandémie
Claire et René Marijon |
| | 79 UN LIVRE, UN AUTEUR
<i>Un Afghan à Paris</i>
de Mahmud Nasimi
Nicolas Renard |

Éditorial

La ruralité, territoires d'espérance

Arnaud Favart

En 1943 paraît *La France, pays de mission*, ce fameux livre dont le diagnostic sur la déchristianisation fait choc. Quatre ans plus tard, sera publié un ouvrage au titre demeuré célèbre, *Paris et le désert français*. Bien différents par leur contenu, ces deux ouvrages s'accordent toutefois sur une France déséquilibrée et disparate dans ses territoires. Au XXI^e siècle, avec la métropolisation, la donne a-t-elle changé pour les zones rurales éloignées des services et des richesses concentrés dans une vingtaine de grandes agglomérations ? La crise des Gilets jaunes a mis en lumière une France périphérique en voie de déclassement social et territorial. Du côté de l'Église catholique, un processus similaire s'est étalé sur trente ans par la réforme du quadrillage paroissial qui voit se regrouper les services et les prêtres dans les principales villes. Dès lors, que devient la présence de l'Église dans les campagnes ?

L'aménagement du territoire en faveur des métropoles a déséquilibré les flux d'échanges et de solidarité entre villes et campagnes. Avec la mondialisation des échanges, les notions de proximité, d'identité et d'intérêt général se sont brouillées. Jean-Baptiste Grison nous aide à identifier les transitions et les reconstructions en cours dans les

territoires ruraux. La dégradation de nos communs territoriaux que sont l'eau, l'air, la terre, le biotope, la forêt, la diversité végétale et animale inquiète. Un monde commun est bien autre chose qu'un grand

UN MONDE COMMUN EST
BIEN AUTRE CHOSE
QU'UN GRAND MARCHÉ
DE RESSOURCES DANS
LESQUELLES ON POURRAIT
PUISER SANS LIMITE.

marché de ressources dans lesquelles on pourrait puiser sans limite. Comment penser la régénération des ressources, pas seulement leur consommation, se demande Bertrand Valiorgue, chercheur à l'Université de Clermont-Ferrand ?

Le passage au bio ou à une agroécologie répond à une attente sociale et se présente comme un véritable levier de redressement des exploitations agricoles fragilisées (Emmanuel et Nadège Fellot).

Mis au pied du mur, des territoires ruraux, maltraités économiquement, réduits à la fonction de poumon vert des métropoles, deviennent des territoires d'innovation sociale. François Bonnetain témoigne de la fécondité de synergies entre élus, techniciens et citoyens dans le Clunisien, au sud de la Bourgogne. La commune offre un contact de proximité apprécié, rapporte Odile Muller maire adjointe, ce que n'offrent pas d'autres échelons subordonnés à des objectifs de gestion et de services mutualisés. Dans ces espaces, peu investis par les acteurs économiques majeurs, souvent désertés par les services publics, fleurissent nombre d'initiatives et de pratiques tranchant avec les normes dominantes. Ils ne sont pas uniquement le fait de néo-ruraux à l'*ethos* alternatif, assumant la fragilité et la sobriété de leurs modes de vie. Les territoires de marge ne sont pas des territoires de marginalité mais de résistance à la marchandisation généralisée, de reviviscence de cultures locales et d'innovation par des pratiques plus solidaires et des institutions moins hiérarchisées.

Quand ils arrivent à mettre en valeur les multiples ressources liées à leurs racines et à la diversité de leurs savoir-faire, un vivre-ensemble-autrement devient possible et différentes modalités de coopération émergent. C'est l'ambition que soutiennent les parcs naturels régionaux introduite par la présentation d'Arnaud Favart qui habite dans le Parc du Livradois-Forez. Elle sera illustrée par trois témoignages venant de Jean-Yves Hussenot, boulanger de village dans le Trièves (Parc du Vercors), de Philippe Vachon et Jean-Paul Havard, de la laiterie des Entremonts (Parc de la Chartreuse), et d'Edwin Sevti, originaire du Cameroun, travaillant à « Ambiance Bois », dans le Parc naturel de Millevaches en Limousin.

Quel rôle joueront les chrétiens dans ce processus de revitalisation et de cohésion des territoires ruraux ? Les évêques des diocèses ruraux ont initié une démarche intitulée « Terres d'Espérance », destinée à mettre en lumière et en commun ce qui s'invente de présence d'Évangile dans les campagnes. Reporté à plusieurs reprises à cause de la pandémie, un rassemblement national devrait se tenir dans la Drôme en avril 2022.

Après avoir passé dix ans à La Souterraine, Xavier Durand relit la recherche pastorale d'un groupe de prêtres creusois accompagné par le jésuite Christoph Theobald. La mission

LA MISSION
COMPORTE L'EXIGENCE
D'UNE INCARNATION ET
D'UNE INCULTURATION
PROPRES À UNE RÉALITÉ
LOCALE...

comporte l'exigence d'une incarnation et d'une inculturation propres à une réalité locale, et l'audace de croire que Dieu souffle toutes choses nouvelles. Dans les Vosges, François Vuillemin se fait témoin des repères de stabilité offerts par le cadre paroissial et de l'énergie

déployée par des communautés disséminées dans les villages. De longue date, Jean-Yves Constantin accompagne l'exil souvent chaotique de saisonniers venus du Sud pour produire à bon marché les fruits et légumes. Outre les soutiens juridiques, matériels et relationnels, un groupe interreligieux porte le souci de leurs besoins spirituels. Dans l'Isère, Claire et René Marijon racontent La Mondée, ce lieu d'Église en rural où l'on tisse des liens fidèles, même en temps de pandémie.

La créativité sera-t-elle l'un des atouts majeurs de terroirs à faible densité de population, nouveaux laboratoires de transition écologique, de mixité sociale et intergénérationnelle ? Voilà bien des défis développés par ce numéro. ■



Prochain thème abordé :

N° 312 Les communs

Des territoires ruraux en transition et reconstruction

Jean-Baptiste Grison

Parler des territoires ruraux, c'est d'abord parler des territoires. Qu'est-ce que ce mot signifie ? On l'emploie beaucoup sans se poser trop de questions. En France, on parle du territoire national, mais on emploie aussi l'expression « dans les territoires » pour évoquer l'espace extérieur à la région parisienne. On parle d'échelles multiples, des communes aux régions en passant par les bassins de vie ou les intercommunalités. On sous-entend que le territoire représente un espace composite et discontinu, par opposition à « la ville » où l'on imagine une occupation toujours dense. Par déduction, on sous-entend que le territoire inclut une part de rural. En même temps, on désigne comme territoire un espace auquel on confère une certaine cohérence, une certaine identité.

Pour éclaircir cette notion, je propose de donner au territoire quatre composantes, qui correspondent à des contextes dans lesquels la notion est employée.

La première composante est administrative : un territoire a des limites, un chef-lieu, et s'inscrit dans une hiérarchie. Les limites sont plus ou moins

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-Baptiste Grison est géographe. Il travaille à Grenoble sur les transitions des territoires de montagne. Il est membre de la Communauté Mission de France.

artificielles. Elles peuvent avoir un poids historique fort. Parfois, les contours des territoires administratifs sont bien connus des habitants : une crête, une rivière, une route ; d'autres fois, ils sont plus complexes et flous. Mais qu'ils soient flous ou bien identifiés, ces tracés sont rarement discutés. Les réformes, quand il y en a, proposent des fusions ou dissociations d'entités, mais très peu de nouvelles limites. Les territoires s'appuient alors sur la matrice pluriséculaire de ces lignes invisibles sur le terrain, mais bien ancrées dans les esprits.

La deuxième composante est celle de l'action, notamment politique : à différents niveaux, des acteurs définissent des périmètres en fonction de la question qu'ils cherchent à résoudre. Un parc national est un territoire décidé en fonction d'une problématique précise de protection environnementale. Et beaucoup d'institutions (y compris la Mission de France !) définissent des circonscriptions territoriales en accord avec leurs réalités propres. Le Carré Vert est, par exemple, un territoire défini

par la Communauté Mission de France en fonction de l'implantation et des préoccupations de ses équipes.

CHACUN A « SON »
TERRITOIRE,
QUI S'ÉTEND
OU SE RÉTRACTE
AU FIL DES ÉTAPES
DE LA VIE.

La troisième composante est celle des individus. On parle notamment de « territoire vécu ». De l'enfant dont le quoti-

dien s'organise entre la maison, l'école et quelques loisirs de proximité, au globe-trotter qui parcourt plusieurs continents chaque année, les pratiques spatiales individuelles sont très élastiques, y compris au sein d'un même foyer. Chacun a « son » territoire, qui s'étend ou se rétracte au fil des étapes de la vie. Ces pratiques sont très importantes dans l'émergence d'appropriations, d'appartenances, d'identités locales.

La quatrième composante est celle de l'analyse. Le territoire est une réalité qui s'observe, avec des critères de cohésion qui permettent de définir des ensembles. La trame des bassins de vie proposée par l'INSEE en est un bon

exemple. En quelque sorte, il s'agit d'une tentative d'agrégation des territoires vécus individuels, qui vise à définir des ensembles à l'intérieur desquels la majorité des habitants effectuent la plus grande part de leurs activités.

Quelle que soit la définition retenue, le territoire correspond à une entité évolutive qui est appelée à naître, vivre et parfois à disparaître au profit d'autre chose. Au fil des dernières décennies, les territoires ruraux ont beaucoup évolué et une part de ce qui « faisait territoire » par le passé n'a plus cours aujourd'hui. À l'inverse, de nouveaux territoires se dessinent parfois, à la faveur de nouveaux flux ou de polarités émergentes. Des processus de construction territoriale sont à l'œuvre et méritent d'être observés.

Les leviers de la construction des territoires

L'observation de la dynamique des territoires permet d'identifier quatre leviers, ou champs d'intervention qui participent à leur construction.

Le premier levier est celui des maillages, ou l'art de faire bouger les limites. Fusions de communes, d'intercommunalités ou de régions, modification des limites d'un parc naturel régional, les exemples au cours de la seule dernière

DES PÉRIPHÉRIES
PEUVENT SE REGROUPER
POUR FAIRE FRONT
FACE À LA VILLE-CENTRE
AUX PROBLÉMATIQUES
DIFFÉRENTES OU
AU CONTRAIRE S'ALLIER
AVEC LE CENTRE
POUR BÉNÉFICIER
DE SES ATOUTS.

décennie ne manquent pas. Les lois des années 2010 sur les communes nouvelles, la rationalisation de la carte intercommunale, l'extension des métropoles et la réduction du nombre des régions ont placé la question des maillages au cœur de la (re)construction des territoires.

Le deuxième levier est celui des jeux d'acteurs ou comment les alliances, conflits et autres décisions changent des trajectoires locales. Le territoire se dessine alors au gré des visions de ses protagonistes. Par exemple, des périphéries peuvent se regrouper pour faire front face à la ville-centre aux

problématiques différentes ou au contraire s'allier avec le centre pour bénéficier de ses atouts. Le territoire devient alors un espace d'enjeux. Les parcs naturels régionaux en sont un bon exemple : souvent étendus sur plusieurs départements, aux confins de l'influence de plusieurs agglomérations, ils n'ont de sens que par une problématique partagée.

Le troisième levier est celui des ressources et de leur valorisation : comment un produit, un savoir-faire, une tradition peuvent-ils contribuer, parfois très significativement, à la construction territoriale ? Une appellation d'origine, qu'elle soit viticole ou fromagère par

exemple, donne son identité au territoire qu'elle fait vivre. En montagne, les ressources issues de l'hydroélectricité ou de l'industrie du tourisme hivernal ont donné à certaines vallées des moyens considérables qui ont généré une hétérogénéité forte entre territoires.

LE TERRITOIRE
SE RECONSTRUIT AU GRÉ
DE L'ACCROISSEMENT OU
DE LA RÉDUCTION DES LIENS
AVEC TEL OU TEL CENTRE,
OU DE L'ÉVOLUTION
DE LA COMPOSITION
SOCIOLOGIQUE DE LA
POPULATION.

Le quatrième levier est celui des individus et de leur rapport à l'espace, qui évolue au cours de la vie : il y a le territoire d'un enfant d'âge scolaire, celui d'un agriculteur, celui d'un cadre qui télétravaille une partie de son temps à plusieurs centaines de kilomètres du siège de son entreprise, et qui n'est pas le territoire d'un retraité... À l'échelle des groupes sociaux, qu'il s'agisse de la famille, ou de la population d'un village, le territoire se reconstruit au gré de l'accroissement ou de la réduction des liens avec tel ou tel centre, ou de l'évolution de la composition sociologique de la population. Dernièrement, il a été souvent rapporté combien la crise sanitaire a fait évoluer nos rapports à l'espace.

Bien que faisant souvent référence à des délimitations différentes, ces quatre leviers sont fortement imbriqués les uns dans les autres, et ne peuvent que

difficilement se suffire à eux-mêmes dans la définition d'un territoire. Les dynamiques locales sont ainsi le fruit d'une interaction continue entre des comportements individuels, la valorisation de ressources, des stratégies collectives et des limites évolutives.

Dans ces processus de construction territoriale, les territoires ruraux ont une place singulière. Perçus de manière spécifique dans l'imaginaire des individus, ils n'ont pas les mêmes ressources que la ville, ni les mêmes acteurs, ni les mêmes maillages.

La transition en territoire rural, comment ça se passe ?

Les temps de crise que nous traversons génèrent des déséquilibres qui font appel aux capacités d'adaptation et de résilience des territoires. Si les régimes dominants présentent, à l'évidence, une inertie souvent forte, les initiatives citoyennes sont de plus en plus nombreuses à poser les germes d'une transition écologique et solidaire. Du café associatif à la centrale villageoise en passant par les monnaies locales ou les fermes solidaires, ces multiples projets sont d'une grande diversité. Leur analyse permet d'identifier quatre grandes visions, qui constituent en quelque sorte des portes d'entrée dans la transition des territoires.

LA MOTIVATION PREMIÈRE DE L'ACTION RÉSIDE DANS LA RÉINVENTION DU RAPPORT À LA TERRE ET À L'ENVIRONNEMENT

Une première vision est environnementale ou écologique, cherchant à répondre à l'urgence du développement durable en favorisant l'agriculture biologique, les circuits courts, la protection du

patrimoine. La motivation première de l'action réside dans la réinvention du rapport à la terre et à l'environnement.

La deuxième est sociale. Porteuse des valeurs de vivre-ensemble, d'accès à la culture, d'apprentissage, elle se traduit par une forte structuration autour de

mouvements citoyens et prend très souvent la forme associative. Le moteur de l'action est ici dans la recherche d'un meilleur rapport à l'autre, d'un meilleur équilibre social, d'une convivialité retrouvée en rupture avec l'individualisme ambiant. Il s'agit d'animations culturelles ou patrimoniales à la portée de tous, d'actions mettant en avant la participation citoyenne, la gestion partagée, l'échange de savoirs, la coopération.

La troisième est économique, avec la recherche de nouveaux modèles alternatifs au capitalisme dominant. Les monnaies locales en sont une bonne illustration. On y retrouve aussi des réflexions sur la gouvernance, portées par des mouvements coopératifs. Les enjeux de l'insertion sociale sont très présents. Ces actions sont motivées par le besoin de réduire les inégalités générées par le système capitaliste dominant. La rentabilité économique n'est plus l'objectif premier et les initiatives s'intéressent d'abord aux besoins des habitants, en cherchant des manières plus équitables d'échanger et de valoriser le fruit du travail de chacun.

La quatrième est individuelle, axée sur le développement personnel, visant avant tout des changements de mode de vie et d'habiter. Le fort développement des « écolieux » et de nouvelles formes de vie communautaire, où la spiritualité prend parfois une dimension importante, symbolise bien ces attentes.

Cette petite grille de lecture n'a pas, évidemment, vocation à enfermer chaque initiative dans une case, mais à donner à voir la pluralité des visions de la transition qui, bien souvent, s'entrecroisent. Chaque initiative, portée par un individu ou un groupe restreint, entre en relation avec son territoire d'implantation, où se trouvent aussi d'autres projets avec lesquels des nouveaux systèmes d'acteurs citoyens se constituent et se renforcent. Dans certains territoires, ces nouveaux réseaux sont devenus incontournables dans la vie locale.

La multitude croissante de ces projets locaux pourrait être considérée comme une revanche des périphéries sur le centre, partant du principe que « les petits ruisseaux font les grandes rivières » et que « chacun fait sa part ». Les marges reprennent ainsi du pouvoir dans une démarche que nous pouvons qualifier d'ascendante (les initiatives partent de la base ou de la marge), en opposition à un mouvement descendant – trop – souvent dominant (la

décision vient d'un pouvoir central et s'impose à tous).

CES NOUVELLES INITIATIVES
SONT AUSSI UNE CHANCE
POUR LE RURAL, CAR
LEUR IMPACT SUR LES
TRAJECTOIRES TERRITORIALES
Y EST BIEN PLUS RAPIDE
DANS LES ESPACES
DE FAIBLE DENSITÉ.

À l'évidence, ces nouvelles initiatives sont aussi une chance pour le rural, car leur impact sur les trajectoires territoriales y est bien plus rapide dans les espaces de

faible densité. De plus en plus de territoires à dominante rurale connaissent une multiplication de ces initiatives citoyennes de transition, qui deviennent des ressources nouvelles, s'inscrivent dans des stratégies d'acteurs singulières et changent le rapport des individus à leur espace de vie. On peut en déduire qu'il y a bien une démarche de construction territoriale de la transition pour laquelle le rural apparaît clairement comme une « terre d'espérance » privilégiée. ■

L'agriculture à l'épreuve du changement climatique

Bertrand Valiorgue

Propos recueillis par Arnaud Favart

Auteur d'un ouvrage intitulé Refonder l'agriculture à l'heure de l'Anthropocène, pouvez-vous nous rappeler en quoi consiste cette ère géologique nouvelle ?

La planète que nous habitons est vieille de 4,5 milliards d'années. Sur cette durée, il s'est passé beaucoup de choses et la Terre a changé plusieurs fois de visage. On parle généralement d'ère géologique pour désigner les grandes périodes qui ont jalonné l'histoire de la planète Terre. On en compte plus de 20 aujourd'hui et elles ont duré à chaque fois plusieurs millions d'années. Pour chaque période, on constate un équilibre de très longue durée entre différentes composantes du système Terre : la composition de l'atmosphère, le cycle de l'eau ou encore la nature des espèces vivantes (animales, végétales, bactériennes...). Nous avons tous appris cela à l'école mais nous avons oublié la principale leçon : la Terre est un système vivant qui se transforme depuis la nuit des temps.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Bertrand VALIORGUE est professeur de stratégie et de gouvernance des entreprises à l'Université de Clermont-Auvergne. Il a co-animé entre 2019 et 2021 une

chaire consacrée à la gouvernance des coopératives agricoles. Ses recherches croisent les enjeux de développement durable et les processus d'innovation.

La dernière période officiellement validée par les géologues et les stratigraphistes porte le nom d'Holocène. Elle a débuté il y a tout juste 12 000 ans et elle est caractérisée par un climat tempéré particulièrement bien adapté à l'espèce humaine. Pour Paul Crutzen, chimiste de l'atmosphère et prix Nobel de chimie 1995, cette ère géologique de l'Holocène est d'ores et déjà révolue. Il a fait le constat dans les années 1990 que la composition de l'atmosphère avait évolué dans des proportions considérables (concentration de gaz à effet de serre) et qu'inévitablement cela aurait des impacts gigantesques et irréversibles sur les grands équilibres du système Terre. La transformation de la composition de l'atmosphère entraîne avec elle une évolution du cycle de l'eau, une acidification des océans, une évolution des grands courants marins et une évolution du vivant. C'est une transformation d'ensemble dont nous avons encore du mal à dessiner les contours et les conséquences. Notre planète est en train de changer de visage et elle passe d'une époque géologique à une autre.

Considérant que ce sont aujourd'hui les humains qui sont à l'origine de cette transformation, Crutzen a proposé de nommer cette époque géologique l'Anthropocène en s'appuyant sur la racine grecque qui désigne l'homme sous le terme d'*anthropos*. L'Anthropocène est l'âge géologique de l'Homme car les humains sont aujourd'hui la principale force tellurique qui transforme

LE TERME DE « CHANGEMENT CLIMATIQUE » EST EN RÉALITÉ UN « ÉVÉNEMENT SURLIMINAL » (...) : IL EST TROP GRAND POUR ÊTRE COMPRIS PAR LES HUMAINS.

le système Terre. Les activités des humains – qui sont fortement émettrices de gaz à effet de serre – sont aujourd'hui à l'origine du réchauffement climatique et plus généralement d'un basculement dans une nouvelle ère géologique.

Il s'agit d'un événement extraordinaire dont les divers aspects dépassent l'entendement humain. Ce que nous vivons actuellement et que l'on capture généralement à travers le terme de « changement climatique » est en réalité un « événement surliminal » pour reprendre la notion de Gunther Anders :

il est trop grand pour être compris par les humains. Nous devons retenir des réflexions de Paul Crutzen que cette transformation du système Terre sous le poids des activités des humains, est en train de construire un nouvel équilibre géologique qui est de moins en moins adapté, voire tout simplement inadapté à l'espèce humaine.

Vous posez un diagnostic sur nos systèmes alimentaires et vous soulignez que certaines pratiques agricoles aboutissent à une impasse. Pourquoi ?

Dans mon ouvrage, je montre

que l'Anthropocène percute de plein fouet un secteur d'activité qui est essentiel à toutes les sociétés humaines : l'agriculture. Il est acquis et partagé

LE SECTEUR AGRICOLE EST EN RÉALITÉ LA PREMIÈRE VICTIME DU DÉRÈGLEMENT CLIMATIQUE .

aujourd'hui dans l'opinion publique des pays occidentaux que l'agriculture a une part de responsabilité dans le dérèglement climatique et le basculement dans la nouvelle ère géologique de l'Anthropocène. Il est certain que l'agriculture, comme d'autres secteurs, participe au rejet de gaz à effet de serre dans l'atmosphère (CO₂ et méthane). Mais ce qu'il me semble être important de comprendre, c'est que l'agriculture est aussi le secteur qui est le premier impacté par le nouveau régime climatique qui s'installe. Le secteur agricole est en réalité la première victime du dérèglement climatique.

Quand le climat se transforme, ce sont tous les paramètres qui évoluent : il y a moins de pluie, plus de chaleur et de lumière. Un climat qui change, ce sont également des plantes, des animaux et des micro-organismes qui se comportent différemment. Certains êtres vivants ne sont plus adaptés et d'autres au contraire s'épanouissent dans le nouveau climat. Comme l'agriculture consiste précisément à travailler avec des plantes et des animaux, il est inévitable que ce secteur soit directement impacté. Pour le dire autrement, les plantes et les animaux que les humains ont domestiqués pour produire leur alimentation sont de moins en moins adaptés au nouveau régime climatique qui s'installe. On sait aujourd'hui que dans certaines régions du

monde, l'agriculture ne sera plus possible. Nous savons également que les zones agricoles vont se déplacer. C'est très net et bien documenté sur la vigne et les grandes cultures par exemple.

Nous devons comprendre que le basculement dans l'Anthropocène impacte frontalement l'agriculture et à un rythme qui est très rapide. Beaucoup trop rapide quand on regarde nos capacités d'adaptation. Dans l'ouvrage je montre cela et je souligne que nos systèmes alimentaires que nous croyons robustes

JE SUIS CONVAINCU QUE
LA QUESTION AGRICOLE
ET ALIMENTAIRE VA FAIRE
SON GRAND RETOUR DANS
LES ANNÉES QUI VIENNENT.

sont en réalité très fragiles
car en début de chaîne ; l'ac-
tivité agricole est fortement
déstabilisée. Il suffit d'ailleurs
de regarder l'année 2021 et
sa série continue de calamités

agricoles pour comprendre que quelque chose de très important est en train de se passer. Je suis convaincu que la question agricole et alimentaire va faire son grand retour dans les années qui viennent. L'Anthropocène complique, quand il ne rend pas impossible, l'agriculture. C'est à cet égard que nous devons reconsidérer nos pratiques agricoles et penser une stratégie d'adaptation.

L'agriculture entretient une relation fonctionnelle avec la terre, l'eau, l'atmosphère, la biodiversité. En quoi sont-elles plus que des ressources, mais des biens communs ?

Je crois qu'il est essentiel de comprendre que l'agriculture n'est pas une activité comme une autre. L'agriculture consiste à manipuler du vivant (des plantes et des animaux) et à interagir avec le vivant. De manière plus précise, l'agriculture mobilise et s'appuie sur les principaux éléments du système Terre : l'eau, l'air, le sol et la biodiversité. Elle a besoin de ces éléments pour fonctionner. Il faut une espèce de plante, de l'air, un sol et de l'eau pour faire pousser du blé et produire un ensemble de produits dérivés. L'agriculture est en prise directe avec le système Terre et elle mobilise un ensemble de ressources naturelles. Ces ressources ont un statut bien particulier car elles sont en réalité des biens communs. Elles appartiennent à tout le monde et sont à

l'origine de droits fondamentaux. Nous avons tous besoin d'une eau de qualité et d'un air pur pour pouvoir vivre. Le sol et la biodiversité sont également des éléments que nous avons en commun et qui sont essentiels aux humains.

Je montre dans l'ouvrage que l'agriculture s'appuie sur un ensemble de biens communs qui sont essentiels à son activité mais plus généralement à la vie des humains. Il n'est pas du tout problématique que l'agriculture utilise ces ressources. Ce qui est problématique, c'est quand l'orientation dominante de nos systèmes alimentaires pousse les agriculteurs à avoir des impacts négatifs sur ces ressources. En tant que consommateurs occidentaux, nous avons pris la très mauvaise habitude de rechercher un prix de l'alimentation toujours plus bas. C'est une pratique mortifère. Quand nous recherchons le prix le plus bas possible, nous mettons une pression intenable sur les agriculteurs qui retournent cette pression sur les biens communs que sont l'eau, l'air, le sol et la biodiversité. Les agriculteurs sont en réalité des intendants car ils ont entre leurs mains des biens communs qui sont indispensables à la vie en société. Nous avons mis une pression trop forte sur ces intendants et nous ne leur donnons pas les moyens d'avoir des impacts positifs sur le système Terre. Nous sommes collectivement responsables de cette situation et il me semble incontournable de renverser la tendance dans un horizon de temps proche pour ne pas dire immédiat.

Je fais à cet égard une proposition qui me semble importante dans l'ouvrage. Elle consiste à redéfinir dans le droit rural ce que nous appelons « agriculture ». L'agriculture ce n'est pas seulement exploiter un cycle biologique animal ou végétal. C'est une activité qui consiste à entretenir un ensemble de liens fonctionnels avec des biens communs. Nous devons reconnaître cette spécificité à l'agriculture et bien prendre conscience que les agriculteurs ont entre leurs mains des biens communs qu'il faut qu'ils préservent dans leur intérêt et le nôtre. C'est particulièrement net sur la question du sol. Détenir une terre ne peut se réduire à une simple question juridique qui autorise des individus à user de cette ressource en respectant uniquement les bornes fixées au sein d'un cadastre. Détenir et utiliser une terre, c'est être en contact direct avec le vivant.

Nous devons abandonner cette vision de l'agriculture basée exclusivement sur la performance agronomique et zootechnique. Elle fausse complètement la nature de ce qu'est l'agriculture dans nos sociétés et de ses interactions fonctionnelles avec le système Terre. Nous ne comprenons pas ce qu'est l'agriculture et cela est malheureusement gravé dans notre droit rural.

Les modes de vie urbains, le développement numérique et les institutions tendent à nous émanciper des liens que nous entretenons avec le vivant. D'autres trajectoires sont-elles possibles pour régénérer ces liens avec le système Terre et adopter une politique environnementale qui redonne sens aux communs ?

Nous touchons là à un élément central. Notre mode de vie et de développement repose sur un rapport à l'alimentation qui est faussé et problématique. Nous avons pris l'habitude de rechercher le prix de l'alimentation le plus bas possible afin de nourrir des populations humaines qui se concentrent dans des villes de taille gigantesque. Les travaux de Max Weber sur le déclin des civilisations antiques est très utile à cet égard. Il montre que certaines grandes civilisations

L'URBANISATION
MET UNE PRESSION
CONSIDÉRABLE SUR LES
SYSTÈMES ALIMENTAIRES
QUI FINISSENT PAR
NE PLUS POUVOIR
NOURRIR LES VILLES.

ont disparu car leur mode de développement, qui consiste à s'organiser autour de grands centres urbains et administratifs, avait mis une pression trop forte (et intenable) sur leurs systèmes alimentaires. Ces civilisations n'arrivaient plus à nourrir leurs populations dans de bonnes

conditions et elles se sont progressivement affaiblies. Cela veut dire quoi pour nous aujourd'hui ? Cela nous rappelle que l'alimentation et l'urbanisation entretiennent une relation intime qui n'est pas assez comprise et partagée.

L'urbanisation met une pression considérable sur les systèmes alimentaires qui finissent par ne plus pouvoir nourrir les villes. Ce qui est nouveau en revanche c'est que cette question se pose désormais à l'échelle globale puisque nous assistons à une explosion des grands centres urbains en Asie,

en Afrique et en Inde. Cela veut dire que c'est à l'échelle globale que les systèmes alimentaires sont sous forte tension. Face à cette dynamique qui n'est pas tenable et dont nous connaissons historiquement l'issue, trois grands scénarios se dégagent.

- Le premier scénario est le scénario wébérien. Notre mode de développement urbain et le basculement

dans l'ère de l'Anthropocène génèrent un effondrement de nos systèmes alimentaires. Nous basculons dans une nouvelle période marquée par des conflits et une incapacité à subvenir aux besoins alimentaires d'une partie majoritaire de

NOUS BASCULONS DANS
UNE NOUVELLE PÉRIODE
MARQUÉE PAR DES CONFLITS
ET UNE INCAPACITÉ À
SUBVENIR AUX BESOINS
ALIMENTAIRES D'UNE
PARTIE MAJORITAIRE
DE L'HUMANITÉ.

l'humanité. C'est le scénario des collapsologues qui alimente la branche dystopique de la science-fiction contemporaine et contribue à développer l'éco-anxiété de nos concitoyens.

- Le deuxième scénario est celui de la sortie de l'agriculture. On observe aujourd'hui un ensemble de biotechnologies alimentaires qui consistent à couvrir les besoins en protéines des humains sans avoir recours à l'agriculture. Je pense ici à la viande cellulaire et aux technologies de fermentation. De manière moins radicale, on voit également apparaître des solutions qui visent à supprimer l'élevage des animaux afin de se nourrir à partir de protéines végétales. Il y a aujourd'hui de très grandes manœuvres de la part de certains industriels et des investisseurs qui soutiennent massivement les biotechnologies alimentaires et poussent les activités d'élevage vers la sortie¹.
- Le troisième scénario est celui d'une reconfiguration des pratiques agricoles autour de ce que je nomme l'agriculture régénératrice. Nous ne pouvons

1. Pour une introduction à ces biotechnologies alimentaires voir : <https://theconversation.com/la-revolution-des-assiettes-va-t-elle-se-faire-sans-les-agriculteurs-152099>.

plus nourrir les humains à n'importe quel coût environnemental et notre agriculture doit avoir un impact positif sur l'eau, le sol, la biodiversité et l'air. Nos systèmes alimentaires doivent reposer sur cette agriculture qui répare le système Terre et propose des solutions. C'est tout à fait possible d'aller dans cette direction d'un point de vue agronomique et zootechnique. C'est d'ailleurs le scénario que je privilégie dans mon ouvrage mais cela suppose des changements institutionnels de très grande ampleur.

Aujourd'hui, nos systèmes alimentaires sont enfermés dans ce que je nomme une puissante « dépendance de sentier ». Cela veut dire que nous avons mis en place des normes (fiscales, réglementaires, incitatives) et des structures

NOUS DEVONS CHANGER
NOTRE RÉGIME
ALIMENTAIRE ET
PLUS GÉNÉRALEMENT
NOS HABITUDES DE
CONSOMMATION POUR
ARRIVER À IMPOSER
UNE AGRICULTURE
RÉGÉNÉRATRICE...

(grandes entreprises, opérateurs, syndicats) qui déterminent une trajectoire qui n'est pas adaptée à la nouvelle donne climatique et aux attentes sociétales. Si nous voulons sortir de cette trajectoire et bifurquer vers une agriculture régénératrice, il est indispensable de revoir l'ensemble des normes et des incitations qui orientent les comportements des acteurs. Nous devons entreprendre un travail de transformation

qui est de la même ampleur que celui réalisé au sortir de la Seconde Guerre mondiale si nous voulons que l'agriculture régénératrice s'impose.

Je ne suis pas certain que l'ensemble de nos concitoyens souhaitent ou sont en mesure de soutenir ce scénario qui implique des transformations individuelles et collectives très importantes. Nous devons en effet changer notre régime alimentaire et plus généralement nos habitudes de consommation pour arriver à imposer une agriculture régénératrice capable de simultanément nourrir les humains et réparer le système Terre. C'est un changement considérable qui nécessite de faire cause commune autour des enjeux agricoles et de bâtir un véritable projet politique. Il me semble assez facile de dire que nous ne prenons pas cette trajectoire aujourd'hui. ■

Le bio, un état d'esprit, une approche globale du métier

Nadège et Emmanuel Fellot

L'exploitation

L'exploitation se situe dans les collines du Beaujolais, à cinquante kilomètres au nord de Lyon. Manu a repris l'exploitation de ses parents en 1991 ; il l'a agrandie et modifiée. Nadège, après une thèse en écologie, a travaillé dans un bureau d'études sur l'environnement ; elle s'installe comme exploitante en 2012. C'est l'occasion de passer en agriculture biologique (AB) la partie élevage (une quinzaine de vaches allaitantes, en plein air intégral sur soixante hectares de prairies pentues et pauvres... la moyenne en France est de l'ordre d'une vache à l'hectare).

Le passage des vaches en bio a été très facile vu que l'on était déjà en système extensif, sans aucun achat extérieur (fourrage, céréales ou engrais). Les bêtes sont au pré et mangent l'hiver le foin produit sur l'exploitation. Nous vendons encore quelques broutards (veaux de 9 à 12 mois) dans le circuit conventionnel (ils sont exportés vers l'Italie et engraisés dans des élevages très intensifs). Ce n'est pas valorisant, ni financièrement, ni écologiquement. Les autres bêtes, génisses ou vaches de réforme, sont vendues à l'abattoir ou en vente directe sous forme de steaks hachés surgelés principalement.

À PROPOS DES AUTEURS

Nadège et Emmanuel Fellot sont vignerons éleveurs à Rivolet, en production biologique et conversion.

Nous travaillons 24 hectares de vigne, sur plusieurs appellations et cépages, sur des terrains allant des argilo-calcaires aux granits. Nous employons deux salariés à temps plein, quelques saisonniers dans l'année et une petite trentaine de vendangeurs pendant huit jours. Le fait de vendre une grande partie en bouteille, outre l'intérêt des rencontres que cela rend possible, permet une régularité des prix.

Le passage à l'agriculture biologique

Dès 1990, Manu fait partie des « groupes lutte raisonnée » dans le vignoble : trois ou quatre fois durant la période végétative de la vigne, avec sept autres vignerons, accompagnés par un technicien de la chambre d'agriculture, nous observons les maladies et les parasites dans une parcelle de chacun et décidons ensemble s'il faut traiter ou non, en prenant en compte les seuils de tolérance aux maladies et aux parasites. Cette observation a permis de favoriser les prédateurs des insectes qui attaquent la vigne et l'arrêt des acaricides pour l'ensemble du vignoble Beaujolais.

Pour faire un pas de plus, dès 2008, nous renouvelons une parcelle de nos vignes, puis d'autres jusqu'à aujourd'hui. Cela n'aurait pas été possible il y a trente ans et l'est devenu parce que des exploitations ont fermé ces dernières années et que des terrains sont disponibles. Sur ces terrains plus plats, le travail du sol est facilité. Nous semons entre les rangs différents engrais verts (céréales, moutarde, trèfle, phacélie...) qui attirent les insectes, amènent de la matière organique au sol et sont des pièges à carbone. C'est ainsi que sont honorés les principes de l'AB (pas d'herbicide chimique et traitements phy-

DEPUIS TOUJOURS,
LE SOUCI DU RESPECT
DE LA NATURE
NOUS ANIME.

tosanitaires uniquement à partir des molécules de base comme le cuivre ou le soufre, avec des purins d'ortie ou de prêle). Depuis toujours, le souci du respect de la nature nous anime.

Le gros frein à l'AB dans les vignes est la maîtrise de l'herbe et autres végétations qui poussent entre les plants, sur un terrain pentu qui ne permet pas

l'utilisation de moyens mécaniques. L'AB nécessite en effet des investissements pour le travail du sol et beaucoup plus de main d'œuvre pour arracher et piocher. Les rendements baissent aussi du fait des racines que l'on coupe avec les charrues et parfois de la pression des maladies. Par exemple, cette année 2021, très humide, certains vignerons n'ont pas pu vendanger des parcelles ravagées par le mildiou : un seul traitement manqué peut être fatal pour la récolte. Nous essayons de répercuter le surcoût sur les prix, autant que possible, afin de maintenir notre revenu.

CETTE ANNÉE 2021,
TRÈS HUMIDE,
CERTAINS VIGNERONS
N'ONT PAS PU
VENDANGER DES
PARCELLES RAVAGÉES
PAR LE MILDIOU :
UN SEUL TRAITEMENT
MANQUÉ PEUT
ÊTRE FATAL POUR
LA RÉCOLTE.

Au niveau de la vinification, certains produits de clarification par exemple sont interdits, mais ce n'est pas une grosse contrainte ; les doses de soufre (qui facilite la conservation du vin) sont limitées, mais comme, depuis longtemps, nous essayons d'en mettre le moins possible, cela n'est pas une contrainte non plus pour nous. Il n'y a pas de raison que l'AB change le goût du vin. Un bon vin, c'est l'alchimie entre le terroir, la météo de l'année et le travail de l'homme. Le fruit naturel de la vigne, c'est le vinaigre ! La main de l'homme est là pour arrêter le processus au stade que l'on préfère.

Pourquoi changer de type d'agriculture ?

C'est un réel plaisir de réfléchir avec d'autres, de façon informelle ou dans des GIEE (Groupements d'intérêt économique et environnemental) mis en place avec l'aide de la chambre d'agriculture, au maintien de la biodiversité, au stockage du carbone dans les sols, à l'agroécologie voire à l'agroforesterie. Nous favorisons les haies, ou en plantons de nouvelles. On partage aussi des idées et du matériel avec d'autres producteurs via des CUMA (Coopératives d'utilisation de matériel agricole), cela permet d'avoir du matériel performant à moindre coût. La limitation de la propriété privée fait redécouvrir l'intérêt de l'usage commun.

Notre métier de paysan est en perpétuelle évolution. Le passage au bio est une suite logique pleine de cohérence pour nous. Le plus gros sacrifice a été l'abandon des vignes historiques de la famille, trop pentues. Les aides à la conversion sont calculées à l'hectare, ce qui, pour les vignes, est de moindre conséquence qu'en élevage ou culture céréalière, là où les surfaces sont plus importantes.

EN CE MOMENT, ON SENT
UN RÉEL ENGOUEMENT POUR
LE PASSAGE EN PRODUCTION
BIOLOGIQUE QUI SUIT
AUSSI LES ATTENTES
DE LA SOCIÉTÉ.

En ce moment, on sent un réel engouement pour le passage en production biologique qui suit aussi les attentes de la société. Cela fait plaisir de voir des voisins essayer sur une de leurs parcelles. Mais il

faut être réaliste, on n'est pas forcément meilleurs au niveau bilan carbone (on utilise par exemple davantage le tracteur). Nous ne reviendrions pas en arrière ; quel plaisir d'être encore plus à l'écoute de la nature et de ne plus utiliser de molécules chimiques qui finissent dans les rivières. ■

« Melting popote », un projet atypique

François Bonnetain

Propos recueillis par Geneviève et Patrick Hubert

Le Clunysois, en Bourgogne du Sud, est un pays de calcaire et de granit à la géologie complexe et aux paysages vallonnés striés de haies propices à l'élevage. Quelques forêts sur les hauteurs, des villages connus pour leurs églises romanes, sans oublier Cluny et Taizé... Un pays où l'on voit loin, et où l'on réfléchit ensemble...

Nous y sommes allés rencontrer François Bonnetain, maire de La Vineuse-sur-Frégande et vice-président de la communauté de communes du Clunysois, chargé de l'agriculture et de l'alimentation.

Quelle est la genèse du projet « Melting Popote » ?

L'idée, qui a pris le temps du mandat précédent (François et quelques autres entament leur troisième mandat à la communauté de communes) pour se concrétiser, était de favoriser l'économie circulaire. Elle faisait suite à une réalisation mise en place lors du premier mandat, « les cantines en mouvement », qui consistait à alimenter les cantines scolaires via des circuits courts. Elle s'inscrit aussi dans le cadre du « territoire à énergie positive ».

.....

À PROPOS DES AUTEURS

Ils sont membres de l'équipe Voix Nomades de la Mission de France et ils habitent à quelques kilomètres de Taizé et de Mazille.

Nous, élus, avons mis autour de la table des acteurs de l'économie classique et de l'économie solidaire, ainsi que des représentants institutionnels (chambre d'agriculture, MSA (Mutualité sociale agricole).

Comment s'est-il concrétisé ?

Une association s'est constituée, « Melting Popote », rassemblant des acteurs potentiels, agriculteurs intéressés notamment, et des citoyens motivés par le projet, parfois ou souvent déjà engagés par ailleurs. La communauté de communes a joué son rôle de levier en investissant dans les murs et en choisissant architectes et maître d'œuvre. La synergie des compétences et l'état d'esprit coopératif ont été des atouts majeurs.

Comment a été choisi le lieu d'implantation ?

Au départ, nous pensions à un bâtiment rassemblant zone de transformation alimentaire, espace de coworking et lieu de ramassage alimentaire. Sur le territoire, une laiterie d'envergure était en difficulté. Le préfet nous a fortement suggéré de la reprendre et d'y installer le projet. Nous avons effectivement repris la laiterie (15 emplois) mais nous avons finalement implanté notre projet dans un bâtiment neuf à Salornay-sur-Guye, lieu géographique central et adapté pour devenir outil structurant du territoire.

Quel a été le montage financier ?

Le coût est d'environ un million d'euros. 80 % proviennent de subventions (Union européenne, État, région et département). Les 20 % restants proviennent d'un emprunt de la communauté de communes que « Melting Popote » rembourse sous forme de loyers. L'association a aussi

LE BÂTIMENT RESTERA
PROPRIÉTÉ DE LA
COMMUNAUTÉ DE COMMUNES
QUI RACHÈTERA LES
ÉQUIPEMENTS PAYÉS PAR
« MELTING POPOTE ».

investi dans les équipements pour 250 000 euros. À terme, le bâtiment restera propriété de la communauté de communes qui rachètera les équipements payés par « Melting Popote ». Celle-ci réfléchit à se transformer en SCIC

(Société coopérative d'intérêt collectif) pour pérenniser cette union entre acteurs concernés professionnellement et citoyens motivés.

Que se passe-t-il aujourd'hui à « Melting Popote » ? Qui en sont les utilisateurs ?

Le bâtiment comporte :

- une salle de découpe de viande où opère un boucher salarié par l'association ;
- un laboratoire de pâtisserie ;
- un laboratoire de préparation d'escargots utilisé par un éleveur local ;
- une cuisine qui permet la confection des repas de 400 élèves de deux RPI (Regroupement pédagogique intercommunal) ;
- des chambres froides et de congélation.

Ces différents lieux peuvent être loués, par exemple à la journée. Les agriculteurs de la communauté de communes, et au-delà, peuvent y amener leurs bêtes tuées pour être découpées, voire transformées en saucisses, pâtés... La cuisine peut être utilisée en venant

LE PROJET VISE
À FACILITER
LA PRODUCTION ET
LA CONSOMMATION
LOCALES EN LIMITANT
LES DÉPLACEMENTS.

avec son personnel. « Le Pain sur la table » (une SCIC boulangerie et restaurant très connue à Cluny) l'utilise occasionnellement pour ses activités de traiteur, ainsi que les « Jardins de Cocagne ». Le projet vise à faciliter la production et la consommation locales en limitant les déplacements. Son aspect multifonctions en fait à ce jour un cas unique en France, auquel d'autres collectivités s'intéressent.

Ce projet a-t-il permis la création d'emplois ?

La structure emploie trois personnes : le boucher, un cuisinier et une gestionnaire comptable qui en planifie l'utilisation. Mais la commercialisation des produits transformés est de la responsabilité des utilisateurs, avec l'idée qu'ils s'émancipent de l'utilisation du lieu en créant à terme chez eux leur lieu de transformation. Il est reconnu que toute activité de diversification et de transformation sur une exploitation contribue au maintien de l'activité agricole et à la création d'emplois non délocalisables à terme.

A-t-il eu d'autres effets ?

La dynamique engagée par la volonté de faire du territoire un lieu de vie respectueux de l'avenir nourrit d'autres projets.

Dans le cadre du PAT (Projet alimentaire territorial), des agriculteurs, mobilisés par le suivi de leurs bêtes dans un souci de bien-être animal, travaillent à un projet d'abattoir de proximité avec une unité mobile, qui leur permettrait d'éviter d'aller à Paray, Autun ou ailleurs pour tuer leurs animaux.

Nous encourageons aussi, en lien avec l'ensemble des organisations agricoles, l'installation de maraîchers, d'arboriculteurs ou de paysans boulangers.

Nous avons rédigé une charte forestière et travaillons à la relocalisation de la transformation du bois local, surtout des chênes de seconde qualité. En lien avec un industriel du bois, le pôle technologique de l'école des arts et métiers de Cluny a réalisé l'étude de faisabilité technique.

Un pôle mobilité douce se développe aussi. Enfin, les démarches sont bien avancées pour que la communauté de communes devienne TZCLD (Territoire zéro chômeur de longue durée).

En conclusion, comment expliquer un tel dynamisme sur ce territoire ?

La synergie entre élus, techniciens salariés, dont certains sont responsables des pôles de développement identifiés (forêt, alimentation, mobilité...), acteurs intéressés et citoyens désireux de bouger est réelle. Cela permet le croisement de différents réseaux et le partage de compétences. Enfin, plusieurs élus de la communauté de communes et de Cluny partagent une longue histoire de confiance, de fonctionnement en collectif, sans enjeu de pouvoir, et ont à cœur de transmettre cela aux jeunes nouveaux élus !

Bref, d'un mot, tout repose sur l'humain ! ■

L'échelon communal au service du monde rural

Odile Muller

Propos recueillis par Bernard Michollet

***Odile, depuis quand êtes-vous engagée dans la municipalité de Verjon ?
Pourquoi avez-vous fait ce choix ?***

C'est la quatorzième année que je suis au conseil municipal. J'ai fait mon premier mandat comme conseillère municipale, puis mes deuxième et troisième mandats en tant que première maire-adjointe. Pourquoi ce choix ? Pour servir les autres, tout simplement. Comme le dit un ami maire d'un village jurassien, « certains s'engagent dans des associations, d'autres deviennent prêtres, moi je suis maire ». Le pape François a dit que c'est le plus beau des engagements qui existe. Moi en tant que femme, prêtre ce n'est pas possible !... alors je suis maire-adjointe pour tous les gens de mon petit village et je suis aussi très impliquée dans ma paroisse. Souvent je fais le lien entre la commune et la paroisse.

Pouvez-vous nous présenter votre village ?

Verjon est un petit village niché au pied du Revermont, dans l'Ain qui compte autour de 310 habitants. Autrefois, la commune était très rurale mais aujourd'hui il ne reste qu'un agriculteur qui produit du lait pour le célèbre

.....

À PROPOS DE L'AUTEURE

Odile Muller, agricultrice puis
cuisinière dans une crèche,
aujourd'hui retraitée,
est maire-adjointe de Verjon (01)

depuis 2014. Attachée à
la spiritualité franciscaine, elle est
engagée dans la vie paroissiale,
associative et culturelle du village.

fromage Comté, et un éleveur de chevaux. La rivière de type vauclusien, le Solnan, qui y prend sa source, faisait tourner six moulins qui ne sont plus en activité. Son église romane très bien restaurée est inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Le village a été très marqué par la guerre de 1939-1945 puisque les trois quarts des maisons ont été brûlées par les Allemands. Cinq hommes ont été déportés, deux seulement sont revenus des camps.

UNE DIZAINE D'ASSOCIATIONS
TRÈS VIVANTES – SPORTIVES,
CULTURELLES... – ANIMENT
LA VIE DU VILLAGE, ATTIRANT
DES GENS DES ENVIRONS.

Une dizaine d'associa-
tions très vivantes –
sportives, culturelles...
– animent la vie du vil-
lage, attirant des gens
des environs. La com-

mune vient de restaurer sa salle polyvalente de cent places assises, elle maintient une agence postale ouverte tous les matins sauf le dimanche et le lundi. Depuis une vingtaine d'années, une trentaine de villas ont été construites et deux petits immeubles d'une dizaine d'appartements chacun ont vu le jour également.

À quelles structures intercommunales appartient le village ?

La commune de Verjon a été rattachée à une grosse structure intercommunale puisqu'il s'agit du grand bassin de Bourg-en-Bresse, la ville chef-lieu du département. Cette nouvelle intercommunalité regroupe six anciennes intercommunalités et une communauté d'agglomération, soit au total 74 communes pour 130 000 habitants. À mon goût, c'est beaucoup trop grand même si des efforts ont été faits pour que tout le monde, petites et grosses communes, y trouve sa place. Mais l'immensité du territoire engendre énormément de frais à tout point de vue.

À la proposition de fusionner avec des communes voisines, pourquoi la commune de Verjon a-t-elle dit non alors qu'elle est vraiment de petite taille ?

Je crois encore à l'échelon communal pour être plus proche des gens parce

que les personnes se sentent accueillies, écoutées, aidées, comprises. Voir les gens heureux et leur visage s'illuminer, ce n'est que du bonheur et de la joie ! Communiquer, mettre en contact, rassurer, écouter en essayant de n'oublier personne, c'est bien là notre mission d'élus. Combien de fois des gens viennent nous dire merci pour cette proximité offerte. Si on devait fusionner, ce serait avec des communes de dimensions à peu près égales pour garder un équilibre.

Il faut ajouter qu'il y a aussi des raisons historiques au refus de fusionner avec certains villages. Avec une commune voisine, on mutualise beaucoup de moyens parce que l'histoire douloureuse nous a rapprochés. Comme Verjon, ce village a été brûlé par les Allemands et a eu des déportés. Un autre village n'a pas connu ce sort car y habitaient les miliciens qui sévissaient dans la région. Cette histoire a créé une barrière qui a installé des habitudes de vie. Actuellement, sans le vouloir, cela a encore des effets sur les choix posés par les communes.

Étant donné cela, quels sont les enjeux vitaux pour Verjon dans les dix ans qui viennent ?

L'important pour notre petite commune rurale, pour les communes rurales en général, est de savoir s'épauler, communiquer et faire des choses ensemble, par exemple les fêtes de la musique, des concerts, les feux d'artifice... Il faut aussi mutualiser le matériel com-

munal et grouper des achats. Cela concerne aussi les forces vives, il faut savoir se donner des coups de main entre employés communaux. Sur un autre plan, il faut aussi trouver de l'aide auprès d'organismes afin d'obtenir des subventions. En effet, nous avons peu de moyens, la commune ayant très peu de revenus et ne touchant plus de taxe d'habitation du fait de la suppression de celle-ci. À cela s'ajoute la baisse des dotations de l'État.

L'IMPORTANT POUR NOTRE
PETITE COMMUNE RURALE,
POUR LES COMMUNES
RURALES EN GÉNÉRAL,
EST DE SAVOIR S'ÉPAULER,
COMMUNIQUER ET FAIRE
DES CHOSES ENSEMBLE...

On pourrait se demander pourquoi ne pas fusionner une demi-douzaine de villages de la taille de Verjon. Ce qui freine, c'est la crainte de s'éloigner des

JE PENSE QU'IL FAUT
PRÉSERVER NOS CAMPAGNES
TOUT EN ÉTANT À L'ÉCOUTE
DU MONDE À VENIR.

gens, pas tant du fait de la population mais du fait de la superficie. Il faut noter que la grande intercommunalité de Bourg-en-Bresse à laquelle nous appartenons est déjà en

train d'être subdivisée en entités plus homogènes et proches du terrain pour la gestion de dossiers d'infrastructure.

Il faut dire que pour le moment, nous sommes encore privilégiés, n'étant pas trop touchés par la désertification d'autres régions de France. Dans un rayon de dix kilomètres, nous bénéficions de trois pôles médicaux, de trois cabinets d'infirmiers, de kinésithérapeutes, d'un opticien, d'un dentiste...

Et pour terminer, selon vous, quelles sont les conditions essentielles à remplir pour que vive le monde rural aujourd'hui ?

Je pense qu'il faut préserver nos campagnes tout en étant à l'écoute du monde à venir. Il ne faut pas avoir d'œillères mais rester les pieds ancrés dans la terre et la tête dans le ciel afin de réfléchir correctement et de prendre les bonnes décisions. Notre motivation, c'est de faire découvrir la beauté de nos lieux et le bien-être qu'il y a à y vivre. ■

Les parcs naturels régionaux, des espaces en projet

Arnaud Favart

Sauriez-vous situer sur une carte le Livradois-Forez ? Ambert par sa fourme, Thiers par sa coutellerie et La Chaise-Dieu par son festival de musique sacrée vous mettront peut-être sur la piste. Ce territoire méconnu, à l'écart des grands axes de circulation, fait partie des parcs naturels régionaux depuis 35 ans. Avec le territoire horloger du Doubs et celui des Corbières, tout juste nés en septembre 2021, la France en compte 58. Tandis que les parcs nationaux sont des sanctuaires de préservation de milieux naturels, imposant de fortes contraintes environnementales, les parcs régionaux ont le mérite de mettre des territoires en projet. Ce sont des territoires laboratoires qui testent une nouvelle façon de vivre ensemble, de mettre en valeur des savoir-faire et des « savoir-bien-habiter-la-terre », que l'on soit touriste, nouvel habitant ou enraciné de longue date.

« Tenter quelque chose, même à contre-courant, même si le plus sage aurait consisté à faire comme d'habitude, à savoir se lamenter sur la désertification, pleurnicher sur notre sort, tenir des discours puissants et vengeurs... et

À PROPOS DE L'AUTEUR

Sur la base de la Lettre pastorale des évêques d'Auvergne, Arnaud Favart a été envoyé dans le Livradois (Puy-de-Dôme) pour

repenser une présence d'Évangile dans cette zone rurale de moyenne montagne et expérimenter la possibilité d'un tiers-lieu d'Église.

attendre que le temps passe. » Ces mots disent l'élan qui présida à la création du Parc Livradois-Foréz au début des années 1980 pour lutter contre le déclin inéluctable de cette zone de moyenne montagne aux confins de l'Auvergne

NOUS APPARTENONS TOUS À
DES TERRITOIRES DIFFÉRENTS
ET QUI SE CHEVAUCHENT PLUS
OU MOINS.

et de Rhône-Alpes. L'ambition ne fut pas seulement de sortir d'une spirale négative, mais d'innover en prenant conscience des atouts du

territoire comme l'eau, la forêt, la biodiversité, le patrimoine, la culture. Un territoire existe par ses paysages, ses ressources mais aussi grâce aux gens qui l'habitent et qui l'animent. Nous appartenons tous à des territoires différents et qui se chevauchent plus ou moins. Le territoire des élus n'est pas le même que celui d'une coopérative agricole, de l'école, d'une paroisse ou des cueilleurs de champignons. Les territoires sont marqués par des limites, qu'elles soient géographiques, identitaires par l'organisation du village, la manière de cuisiner ou de construire, voire la langue ou le vêtement.

La vocation des parcs naturels régionaux

Les parcs naturels régionaux sont créés pour protéger et mettre en valeur de grands espaces ruraux habités. Peut être classé « parc naturel régional » un territoire à dominante rurale dont les paysages, les milieux naturels et le patrimoine culturel sont remarquables, mais dont l'équilibre est fragile, voire menacé. Le territoire d'un parc naturel régional est classé par décret du Premier ministre pris sur rapport du ministre en charge de l'Environnement, pour une durée de quinze ans, renouvelable. Il est géré par un syndicat mixte regroupant toutes les collectivités qui ont approuvé la charte du parc. Un parc va donc se constituer sur la base d'un intérêt patrimonial, d'une identité territoriale cohérente et d'une volonté de concertation des acteurs locaux. Devenir parc naturel régional, c'est partager une vision commune entre les élus, les filières professionnelles, les associations, les habitants. C'est aussi renforcer le pouvoir local, afin qu'il agisse par des projets de développement cohérents et respectueux, financés par des processus spécifiques.

Faire vivre un projet de parc mobilise des compétences et des partenariats en vue de gérer de façon harmonieuse ses espaces ruraux, de maintenir la diversité biologique de ses milieux et de préserver et valoriser ses ressources naturelles, ses paysages, ses sites remarquables. Une maison de parc va regrouper ses acteurs et contribuer à définir et orienter les projets d'aménagement et d'urbanisme dans le respect de l'environnement. Ils animent et coordonnent les actions économiques et sociales propres à promouvoir une qualité de vie, en valorisant ses ressources naturelles et humaines. Ils promeuvent l'accueil, l'éducation et l'information. Des programmes de recherche ont pour mission d'initier des procédures nouvelles et des méthodes d'action qui peuvent être reprises sur tout autre territoire, au niveau national mais aussi international.

Faire vivre un parc est un exercice de démocratie complexe entre les conseils municipaux, les filières professionnelles, les randonneurs, les écologues, les habitants, les prestataires touristiques dont les intérêts ne sont pas toujours convergents. Par exemple, il est tentant de délaisser les centres-bourgs historiques dont la rénovation est onéreuse pour reconstruire un peu plus loin en artificialisant les sols pour des bâtiments fonctionnels adaptés à nos modes de vie et de consommation, et donc entourés de vastes parkings bitumés. Autre exemple, le Livradois-Forez est une région fortement boisée. Comment partager une vision commune de la forêt entre ses 70 000 propriétaires forestiers et ses usagers ? Certains n'en voient que le profit économique, d'autres se mobilisent pour laisser la forêt vivre sa vie avec sa faune et sa flore, à l'abri des prédatations de l'homme. Sans oublier la fonction de stockage du carbone pour la planète. Tout l'enjeu sera de s'accorder sur une vision commune à partir d'un diagnostic partagé entre usagers, propriétaires, exploitants, écologues, puis

TOUT L'ENJEU SERA
DE S'ACCORDER SUR
UNE VISION COMMUNE À
PARTIR D'UN DIAGNOSTIC
PARTAGÉ ENTRE USAGERS,
PROPRIÉTAIRES,
EXPLOITANTS, ÉCOLOGUES,
PUIS DE RELEVÉ DES
ENJEUX DE DÉVELOPPEMENT...

de relever des enjeux de développement, aussi bien celui des emplois et de la rentabilité, que l'impact écologique sur le long terme.

« Une autre vie s'invente ici », lit-on dans la Charte des parcs. Celle du Livradois-Forez vante un cadre de vie où se conjuguent la beauté singulière de ses paysages, la richesse ornithologique et végétale, ses domaines forestiers. Elle préserve et soutient la spécificité de ses savoir-faire, comme la coutellerie à Thiers, l'industrie de la tresse à Ambert. Elle valorise le patrimoine immatériel des traditions agricoles et artisanales et de la culture, comme les vallées papetières, le cyclotourisme, la gastronomie, les divers festivals de musique. Il est aussi remarquable que sa Charte relève ce défi d'un mode de vie qui tranche avec une consommation débridée : « Inventer une autre vie respectueuse des patrimoines et des ressources du Livradois-Forez où frugalité se conjugue avec épanouissement. »

Avec d'autres mots, on retrouve l'ambition déployée par l'encyclique *Laudato si'* du pape François. Il s'agit de travailler à la maison commune, mise en danger par des intérêts particuliers et des pratiques conquérantes ou prédatrices. Il s'agit de faire œuvre commune par des pratiques plus respectueuses et coopératives. Si des formes militantes du XX^e siècle comme le syndicalisme ont décliné, d'autres formes de combat alternatif et de militantisme ont émergé du fait de la prise de conscience des dégâts causés par l'activité humaine et du sort de populations marginalisées, reléguées de ce fait. Plus que leur credo, ce qui donne crédit à ces militants, c'est leur implication concrète dans de nouveaux modes de vie, une quasi-conversion capable de constituer un « nous fraternel ». Ce qu'ils écoutent de la Terre, ils le transforment en mode de vie.

« Saint François d'Assise a écouté la voix de Dieu, il a écouté la voix du pauvre, il a écouté la voix du malade, il a écouté la voix de la nature. Et il a transformé tout cela en un mode de vie. » (François, *Fratelli tutti* 48) ■

La boulangerie de Chichilianne, un pôle d'animation

Cécile Hussenot

Il n'est pas simple d'écrire sur cette dynamique d'animation que nous avons reçue et accueillie en ouvrant notre boulangerie bio l'Éco-Pain à Chichilianne (Isère). Ce petit village touristique de 300 habitants voit tous les ans sa fréquentation multipliée par quatre ou cinq de mai à septembre. Familles et touristes sont attirés par la nature, le calme, les randonnées et les escalades du site.

Animer, c'est rendre plus vivant et donner du mouvement. Depuis huit ans, nous sommes entrés dans cet univers du compagnonnage et de la fabrication du pain. Chaque jour, nous sommes témoins que Dieu insuffle la vie en nous. L'inspire et l'expire de notre vie s'élargissent.

Plus qu'une boulangerie

Le pressentions-nous ? Devenue un lieu de rencontre et de partage de vie,

.....

À PROPOS DES AUTEURS

Cécile et Yves Hussenot vivent à Chichilianne depuis huit ans. Ils ont 4 enfants et 8 petits-enfants. Cécile est thérapeute de couple et reçoit également des familles qui traversent une crise.

Yves, cadre commercial pendant trente ans au CEA, vit une reconversion comme boulanger bio. Ils sont en équipe Colibris de la Mission de France depuis onze ans.

la boulangerie est plus qu'un endroit où l'on achète son pain quotidien. Le village de Chichilianne a favorisé notre intégration car il n'y avait jamais eu de boulangerie auparavant. Comme nous y avons créé le seul commerce, le parvis devant le fournil est vite devenu très animé.

À la montagne nous expérimentons de façon tangible que notre monde est interdépendant. Le monde rural nous rappelle notre finitude. Les liens sont plus longs à tisser mais leur solidité s'expérimente dans les services rendus et les attentions quotidiennes. À l'ouverture de notre « boulange », nous étions

NOTRE VIE SOCIALE DANS
LE TRIÈVES ET DANS
NOTRE VILLAGE FAVORISE
LES LIENS ET RENFORCE
LA CONFIANCE MUTUELLE...

conscients de l'importance
d'ajuster notre parole.
Comment ne pas prendre
parti et garder des mots
apaisants et bienveillants
quand certains avaient

besoin de raconter telle querelle entre voisins ou entre deux villages ? Certains villageois ne sont venus acheter leur pain qu'après un temps d'observation et de vivre-ensemble : c'est vrai, nous venions de la ville, Grenoble, et nous n'étions pas artisans de métier !

Notre vie sociale dans le Trièves et dans notre village favorise les liens et renforce la confiance mutuelle : en participant à l'équipe du CART (Comité d'accueil des réfugié-e-s en Trièves) et à la vie culturelle chez les copains paysans bio ; en favorisant la transition vers de nouveaux modes de vie plus respectueux de la terre et de l'humain qui passe par la création d'ateliers pédagogiques suivis par les enfants et leurs parents.

La solidarité montagnarde

À la montagne plus qu'en ville, chacun a besoin de l'autre : Yves travaille avec Amandine et Benjamin qui fabriquent des farines locales et bio issues de céréales anciennes. Les œufs viennent d'une ferme toute proche, le lait et les fromages sont fournis par Estelle et Boris, éleveurs et militants du bio. Ensemble nous formons un maillage qui nous aide à être tous responsables

de la terre où nous vivons. À la boulangerie se nouent des liens très forts avec ceux qui mangent notre pain chaque semaine : clients des épiceries bio, restaurants, campings, cantines scolaires, groupements de villageois.

Le confinement a été à la fois rude et solidaire : beaucoup de personnes nous partagent leur désir de quitter leur vie citadine et leurs responsabilités profes-

sionnelles devenues moins porteuses de sens. Elles aspirent à vivre dans un environnement plus calme, plus respectueux des rythmes naturels. La biodiversité est pour elles source d'équilibre. Certaines créent des activités manuelles sur le territoire, et vivent de façon très sobre en créant des épiceries bio à plusieurs familles.

LE CONFINEMENT A ÉTÉ
À LA FOIS RUDE ET
SOLIDAIRE : BEAUCOUP
DE PERSONNES NOUS
PARTAGENT LEUR DÉSIR
DE QUITTER LEUR VIE
CITADINE ET LEURS
RESPONSABILITÉS
PROFESSIONNELLES
DEVENUES MOINS
PORTEUSES DE SENS.

Nous sommes touchés par ces étudiants et ces jeunes pros qui viennent en rando, à vélo ou pour l'escalade. Ils vivent déjà des expériences alternatives, solidaires et écologiques. Ils nous disent que notre boulangerie fait partie des laboratoires de développement durable et que le travail en réseau est primordial. Jeunes, en recherche, ils ont soif de sens et d'engagement collectif et l'axe de leur vie ne se résume plus à la stabilité professionnelle.

Libres pour inventer et accueillir

Nous nous sentons responsables de notre impact et libres de continuer à inventer des modes de vie toujours plus cohérents avec nos valeurs chrétiennes. Notre équipe Colibris de la Mission de France nous aide à travailler l'exigence de *Laudato si'*. Elle nous soutient notamment dans les jours difficiles où la fatigue liée au métier de boulanger se fait sentir : à l'Éco-Pain subsistent des contraintes importantes pour Yves, comme démarrer le travail et allumer le four « à 3 heures du mat' », avoir moins de temps pour sa vie sociale, associative et privée.

L'hospitalité à l'Éco-Pain se vit naturellement. Elle est toujours réciproque. Celle ou celui qui franchit la porte est pour nous terre inconnue et sacrée. Nous sommes frère et sœur en humanité. Les habitants du village nous renvoient régulièrement qu'ils se sentent uniques à nos yeux.

Accueillir comme une bénédiction celui qui entre répond à notre vocation et provoque notre gratitude pour l'invisible présence du Seigneur. Visitation de nos rencontres, lorsque deux cœurs sont disponibles.

Donner du souffle

Animer, c'est se mettre en capacité d'accueillir l'autre radicalement différent et pourtant si proche. En 2018, un événement est venu fédérer la grande majorité des villageois autour de l'accueil de Werda, 15 ans, et sa mère Gena, venues d'Albanie. Cet accueil à plusieurs familles a tissé des liens très forts. À la boulange, certains nous ont confié être contre l'accueil des migrants, mais « pas si ça se passe bien comme ça »... Les regards changent et sont plus accueillants, quand par exemple les habitants rencontrent chez nous notre filleule républicaine Tatiana, 25 ans, de RDC, et sa famille : les préjugés s'en-voient au profit de l'amitié.

ANIMER C'EST DONNER DU SOUFFLE.

Animer, c'est donner du souffle. Nous avons pourtant connu des périodes à bout de souffle où amis, villageois, ainsi que les prières des uns et les pensées des autres, nous invitaient à reprendre une grande respiration dans le silence et la présence du Tout-Autre qui nous renouvelle.

La qualité de notre vie et le sens qui habitent notre engagement me laissent cependant intranquille sur plusieurs points : les inégalités entre les peuples, la faim, les violences faites aux femmes et aux enfants, la confiscation des terres dans tant de pays, le dérèglement climatique.

Nous voyons parallèlement se lever tant de veilles et de veilleurs qui s'engagent par amour, là où ils vivent, pour plus d'humanité et de justice sociale !

Pour notre part, le pain a une valeur symbolique sacrée et il est inimaginable de le jeter ou de le gaspiller : par conséquent, nous vendons le pain de la veille à moitié prix et nous offrons une partie de notre production à des associations d'insertion et à des familles qui vivent une forme de précarité.

En conclusion, les actions dans le village, vécues avec d'autres, participent à de meilleures relations : une solidarité dépassant l'entre-soi est née. Semer ensemble des graines de fleurs ou de légumes dans l'espace public crée de la douceur : la beauté peut fleurir !

Dans le silence et le calme de la montagne, régulièrement, notre prière offre la vie du monde ainsi que la nôtre : abyssale et bénie, comme ce pain qui se donne pour toutes nos faims. Le pain convoque à l'intime et au partage. Le boulanger met toute sa passion et son savoir-faire dans la fabrication de son pain et les personnes qui l'achètent partagent aussi la saveur ou le désenchantement de leur vie :

*pain confidence,
pain de l'alliance,
pain brisé par le drame d'une vie,
pain béni dans le mystère d'une rencontre. ■*

« Ici en Chartreuse », la marque d'une coopérative laitière

Philippe Vachon et Jean-Paul Havard

Ou le combat d'une poignée d'agriculteurs pour maintenir et développer leur coopérative, en puisant au passage dans les valeurs de solidarité traditionnelles, avec la création de la marque Ici en Chartreuse et le maintien de l'emploi local.

Le matin, en n'importe quelle saison, le centre du village d'Entremont-le-Vieux est animé. On y trouve la fromagerie bien sûr, son magasin de vente, le musée de l'Ours des cavernes, une auberge sous statut d'ESAT (Établissement et service d'aide par le travail) et puis aussi l'entrée du camping, une boulangerie... Ces lieux très vivants attirent des visiteurs, des randonneurs, des clients. Rien de tout ceci ne relève du hasard, mais d'une volonté politique et sociale de faire vivre une vallée, en maintenant une activité économique et des emplois. En particulier la coopérative laitière de la Vallée des Entremonts, une poignée d'agriculteurs qui n'ont jamais baissé les bras, conscients que la fermeture de la coop signerait aussi le déclin de la vallée.

À PROPOS DES AUTEURS

Philippe Vachon est éleveur laitier, co-président du conseil d'administration de la Coopérative fromagère des Entremonts.

Jean-Paul Havard est salarié agricole chez deux éleveurs adhérents de la coopérative. Il est prêtre de la Mission de France.

La renaissance de la coopérative laitière

Dans les années 2000, le déclin de la production laitière atteint un seuil dangereux dans les Entremonts. Il faut bien comprendre la situation. Les éleveurs laitiers en périphérie du massif ne sont pas menacés de la même manière. Ils trouvent des débouchés à leur production car la collecte du lait ne pose pas de problème particulier. Leur pérennité n'est pas en jeu. Il n'en est pas de même au cœur du massif. Enclavé, difficile d'accès, le volume de lait produit n'intéresse personne. Aucune structure commerciale n'ira organiser une collecte sur des routes enneigées en hiver, pour un litrage faible, dispersé sur un territoire enclavé, marqué par de fortes pentes. L'équation est simple : si la coop ferme, c'est la disparition des exploitations (toutes ne peuvent pas se reconverter) plus la perte des emplois induits et de tout un pan de la vie sociale.

Lors d'une assemblée générale où est posée la question du devenir de la coop, les administrateurs votent le maintien... à une voix près. La décision est actée, mais une étape difficile s'annonce.

Il s'ensuit un lourd travail de modernisation avec le concours et le soutien actif des élus locaux du Parc régional de Chartreuse et des financeurs institutionnels (conseils généraux de Savoie et d'Isère, région

LES FROMAGES COMMENCENT
À ÊTRE CONNUS ET À SE
FAIRE UNE PETITE PLACE
SUR LES ÉTALS, MAIS
LA RÉMUNÉRATION DU LAIT
NE SUIT PAS.

Rhône-Alpes, État et Europe). Le pari est risqué mais gagnant. Un fromager relève le défi d'une modernisation de la gamme. Un affineur se charge de développer un fromage local : Le Chartreux. Les fromages commencent à être connus et à se faire une petite place sur les étals, mais la rémunération du lait ne suit pas. La faute en incombe à la lourdeur des investissements en regard d'une quantité produite qui demeure faible, et ce malgré le soutien du district intercommunal des Entremonts qui se charge de moderniser le bâtiment. Il faudrait davantage de lait pour absorber les charges fixes. Des producteurs de lait, venus d'une coop en faillite en lisière du massif, rejoignent le groupe de départ. Trois nouveaux rejoignent l'aventure en 2005, puis cinq en 2011.

Avec désormais un volume suffisant de lait à travailler, les débouchés sont là, les consommateurs sont séduits, la collecte est stabilisée. Mais les coopérateurs se rendent compte que pour améliorer la rentabilité, ils doivent prendre en main l'affinage de leur production. Ce qui signifie la construction de caves d'affinage, la robotisation des tâches pénibles et un développement commercial. Cette année, en 2021, la coopérative a déposé son nom de marque commerciale sous le vocable *Ici en Chartreuse*.

La force du lien collectif

Le chemin a été long et parfois tumultueux depuis les quelques fromages vendus sur un coin de table jusqu'à la création d'un outil commercial performant. Le magasin de la coopérative – sous statut de SICA (Société d'intérêt collectif agricole) – est ouvert sept jours sur sept, accueillant aussi bien les habitants du village que les touristes qui redescendent d'une sortie de ski l'hiver ou d'une balade en montagne l'été. La vente dans les épiceries et les fromageries des environs,

L'AVENTURE DE CETTE
RÉUSSITE ÉCONOMIQUE,
C'EST LA FORCE DU
LIEN COLLECTIF QUI
L'A PERMISE !

sur les marchés de proximité et maintenant en magasins de producteurs, s'est développée. À notre grande surprise la crise sanitaire de mars 2020 a « boosté » la vente des produits. L'attrait pour l'ancrage local par des circuits courts et sur

des produits de qualité s'est intensifié. Car de quoi est porteuse la coopérative en tant qu'ancrage local sinon d'une histoire et de valeurs ? Au final, l'aventure de cette réussite économique, c'est la force du lien collectif qui l'a permise !

Il est possible de lister quelques éléments de cette renaissance. La ténacité des dirigeants successifs tout d'abord : la coopérative, c'est une histoire humaine de confiance dans un projet, dans la conviction que le collectif est porteur de valeurs et de sécurité pour chacun. Pour que ce collectif vive, il faut y croire de manière forte, et ce malgré les difficultés rencontrées. Personne ne prétendra que ce projet a abouti facilement, sans tension ni remise en cause. Il y a eu des périodes de doute, des incertitudes, mais globalement la ligne de confiance portée par les dirigeants a prévalu. Et les 23 producteurs

sont impliqués dans la gestion au quotidien, dans l'acceptation des évolutions technologiques nécessaires, dans la recherche permanente d'une meilleure qualité du lait. La fruitière¹ est un outil de travail collectif qui appartient à ses adhérents, elle n'est rien sans eux.

Autre élément clef : l'appui des collectivités locales. Il a été souligné plus haut le poids des investissements (rénovation des bâtiments, construction des nouvelles caves d'affinage...) que la structure n'aurait pas pu assumer seule. Des élus ont cru à la coop pour maintenir une activité agricole au centre d'un parc régional, et au-delà ils ont compris le vivier d'emploi et de vie qu'elle représentait. Ils se sont impliqués activement et cela a fait la différence. Aujourd'hui, au travers de la fromagerie, du magasin de vente et des tournées, la coop procure un emploi à une vingtaine de personnes, ce qui est loin d'être anecdotique et contribue à l'animation du village et de la vallée.

La crise de mars 2020 a permis de comprendre aussi le caractère essentiel de la qualité des produits, de leur ancrage dans une histoire et une tradition réelles, qui n'ont jamais été banalisées ou formatées, tout comme l'attrait de la vallée et de ses paysages. C'est cette authenticité que recherchent les consommateurs aujourd'hui.

L'avenir de l'esprit coopératif

Maintenant – et justement parce que c'est l'histoire et la fragilité d'un collectif humain – il va falloir pérenniser la structure et c'est peut-être le défi majeur dans les prochaines années. On aime à dire que la fruitière, ce sont des producteurs fermiers réunis qui ont su dépasser leur intérêt personnel pour se mettre au service du collectif. C'est bien, mais maintenant ce collectif va devoir se projeter dans l'avenir. L'élevage laitier en montagne pour produire du lait cru est une activité difficile, exigeante, avec un engagement permanent et sans limite de temps. Même si la rémunération est très correcte, les jeunes peuvent hésiter à s'installer, d'autant que le coût des projets, comme la construction d'un nouveau

1. « Fruitière » est le nom commun des petites coopératives fromagères dans les Alpes.

bâtiment par exemple, est parfois très lourd. Il faut donc une solide vocation pour se lancer. Or, sans installation, pas de remplacement des exploitants partant en

L'ÉTAT D'ESPRIT COOPÉRATIF N'EST PAS SPONTANÉ.

retraite, et donc un volume insuffisant de lait à transformer, et donc péril en la demeure ! Ce chemin, cet engagement collectif, doit se prolonger par l'accueil de nouveaux exploitants qui prennent – ou prendront – conscience de

l'importance de porter un projet collectif pour sécuriser leur projet personnel. Sacré défi quand on voit que de nombreux jeunes choisissent des projets plus autonomes axés sur la vente directe avec moins de production, moins d'investissement (mais... pas moins de travail !).

L'état d'esprit coopératif n'est pas spontané. Comment le recréer avec la nouvelle génération ? Certains y ont pris goût par leur éducation familiale ou par des expériences de vie de groupe pendant la jeunesse. Prendre le temps d'échanger avec d'autres sur les aléas et le sens de la vie peut amener aussi à une compréhension plus profonde de la solidarité. Avancer ensemble tout en acceptant que chacun avance à sa mesure et à son rythme c'est tout un art. Instaurer et entretenir un bon climat de convivialité entre les coopérateurs est une nécessité. Le conseil d'administration s'y emploie.

Ici en Chartreuse, un nom pour dire une volonté de vivre. En 2018, la communauté de communes Cœur de Chartreuse décida de fermer la petite station du Granier située sur la commune d'Entremont-le-Vieux. Les habitants, eux (la commune en compte 650), décidèrent de se mobiliser en créant l'association « Les Skieurs du Granier » pour reprendre l'exploitation des remontées-pentes. Les fonds nécessaires ont été récoltés et 60 bénévoles se sont engagés dans le planning des journées d'ouverture. Autre symbole de cette volonté de vivre enracinée dans l'esprit coopératif...

Ici en Chartreuse, une marque de fromages bien affinés. Un affinage d'histoires et de valeurs. ■

« Ambiance Bois »

Edwin Sevti

Propos recueillis par Henri Védrine

Le Larzac, le Trièves ou le plateau de Millevaches sont, de longue date, des hauts lieux de construction d'alternatives sociales et écologiques. Dans ces espaces, peu investis par les acteurs économiques majeurs, souvent désertés par les services publics, fleurissent nombre d'initiatives et de pratiques en décalage avec les normes dominantes. Ils ne sont pas uniquement le fait de néo-ruraux à l'*ethos* alternatif, assumant la fragilité et la sobriété de leurs modes de vie. Les territoires de marge ne sont pas des territoires de marginalité mais de résistance à la marchandisation généralisée, de reviviscence de cultures locales et d'innovation par des pratiques plus solidaires et des institutions moins hiérarchisées. Cela va des projets en agroécologie aux pompes funèbres alternatives en passant par les garages solidaires, les écoles alternatives et les ressourceries. Sur la Montagne limousine, on recense plus de 70 projets de ce type pour une vingtaine de communes et environ 12 000 habitants. Avec des chiffres particulièrement élevés pour certains villages comme celui de Faux-la-Montagne, où l'on en compte plus de 27 pour 389 habitants. Cette densité des initiatives alternatives sur la Montagne limousine interpelle et donne envie de comprendre les processus qui ont permis d'aboutir à une telle situation. Dans ce cadre, le témoignage d'Edwin, camerounais et catholique, ne manque pas de sel.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Originaire du Cameroun, Edwin est arrivé en France en 1999 à l'âge de 27 ans. Africain noir au pays de blancs, chrétien dans un milieu marqué par la laïcité, il habite

en Creuse, à Faux-la-Montagne depuis son arrivée. Il travaille comme mécanicien d'entretien dans une entreprise de ce village, la coopérative « Ambiance Bois ».

« Ambiance Bois » est une scierie coopérative autogérée dans la grande tradition du mouvement coopératif limousin. Fondée en 1988 par quelques jeunes, elle a voulu renouer avec le projet des coopératives ouvrières du XIX^e siècle, avec l'utopie autogestionnaire des années 1970, la critique plus radicale de l'économie développée dans les dernières décennies du XX^e siècle et aujourd'hui par les mouvements alter-mondialistes. Elle est très impliquée dans la transformation du bois, notamment le mélèze et le douglas très présents sur le plateau de Millevaches. Elle fait partie du REPAS (Réseau d'échanges et de pratiques alternatives solidaires). Les salariés sont regroupés au sein de la SCMO (Société coopérative de main d'œuvre) et les actionnaires ont les mêmes droits et pouvoirs, quel que soit le type d'actions. Tous les deux ans, le PDG change par élection. Les salaires sont les mêmes pour

IL S'AGIT DE PESER
À CHAQUE FOIS LE SENS
ET L'INTÉRÊT DES
DÉCISIONS QUI
SONT PRISES...

tout le monde, 50 % des bénéfices vont aux salariés et 50 % au capital. Les principales décisions sont discutées et assumées par l'ensemble des personnes qui y travaillent. Il s'agit de peser à chaque

fois le sens et l'intérêt des décisions qui sont prises, à la fois d'un point de vue économique, mais aussi en termes social, territorial, de qualité de vie ou de confort de travail, en termes également d'intérêt et d'utilité des produits fabriqués.

Edwin, comment es-tu arrivé sur la Montagne limousine ?

Marc Bourgeois, d'« Ambiance Bois », était en voyage touristique au Cameroun, venu rendre visite à sa sœur. On s'est rencontrés alors que je lui faisais visiter ma région et il m'a parlé de la vie coopérative qui se développait en Creuse. Ce projet m'a intéressé et j'ai demandé s'il était possible que je vienne en stage. Il m'a tout de suite proposé de vivre cette expérience comme mécanicien d'entretien. En effet, j'avais une formation de mécanique générale automobile. D'autre part, j'avais une expérience de neuf années dans un garage du diocèse de Bamenda.

Nous étions en 1997. Marc et moi avons gardé le contact jusqu'au moment où j'ai eu mon visa de travail en 1999. Je suis donc arrivé en décembre 1999 en plein hiver pour prendre mon travail à la coopérative. Au bout de deux ans, j'avais généré un poste de travail et ce poste me fut proposé à la fin de mon contrat. J'ai travaillé à « Ambiance Bois » jusqu'à aujourd'hui. Je suis devenu coopérateur engagé et j'ai pu faire venir mon épouse Florence. Deux enfants aujourd'hui font notre joie. Ce qui m'a plu, c'est le fonctionnement coopératif où les gens sont autonomes et prennent des initiatives pour conduire leur travail. Les décisions sont prises collectivement. Parfois les débats sont longs mais la recherche du consensus est capitale.

Qu'est-ce ça a fait grandir en toi ?

J'ai appris la langue française car j'étais anglophone, ce qui m'a permis de découvrir la culture française. Je me suis mis dans le bain d'un pays. Des portes m'étaient ouvertes : le bon accueil avec une attention particulière à mon égard m'a beaucoup motivé. J'étais le seul de couleur dans mon village où j'ai tout fait pour m'insérer de manière très humble, par la « petite porte ».

J'ÉTAIS LE SEUL DE
COULEUR DANS MON
VILLAGE OÙ J'AI TOUT
FAIT POUR M'INSÉRER
DE MANIÈRE TRÈS HUMBLE,
PAR LA « PETITE
PORTE ».

Être chrétien au pays !

Les gens ont tout de suite perçu que j'étais chrétien, et j'ai senti que j'étais bien accueilli, tel que j'étais. Une dame chrétienne m'a proposé d'apprendre la langue française. Marie-Rose pendant deux ans m'a accompagné et soutenu. Un atelier pédagogique personnalisé (APP) m'a fait un grand bien. Cet accompagnement d'une chrétienne et cet atelier m'ont permis de trouver mes repères dans les relations de la vie quotidienne et dans celles de la vie paroissiale.

Le pays n'est pas très pratiquant ! Alors ?

Je suis arrivé avec la foi chrétienne. Mais ce fut un choc ; un jour, dans l'église, nous étions trois. Alain Carof, le prêtre, a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? » J'ai

demandé que la messe soit célébrée malgré le petit nombre. Nous avons prié pour la paroisse. Je me suis senti fortifié et aujourd'hui j'ai le courage de communiquer ma foi aux autres, ceux qui sont prêts à m'écouter. J'ai l'honneur de m'occuper à l'église de Faux-la-Montagne. Je fais la bénédiction des rameaux, la prière des défunts à la Toussaint et l'accompagnement des familles en deuil lors de la célébration.

Est-ce que c'est difficile de tenir ?

Ce n'est pas facile parce que je sens parfois la solitude. Mais ce serait fou de s'attendre à être nombreux à partager la foi chrétienne. Quand on est nombreux, c'est sûr, on se sent béni ! Mais ma foi me dit qu'il s'agit de continuer même si on n'est pas nombreux. Il suffit de vivre la foi en croyant qu'il se passera quelque chose, qu'on ignore, dans le cœur des gens.

Florence et moi avons cependant sensibilisé quelques familles qui nous ont confié leurs enfants pour les initier à la foi chrétienne. Ce n'est pas sans difficultés car il faut aller visiter les familles surtout lors de l'« itinérance pastorale » des prêtres, faire attention à elles, parler dans la rue. Heureusement, Florence occupe un emploi dans un lieu de grandes relations. En effet, elle travaille dans une maison multifonctions : accueil touristique, agence postale communale de Faux, présence à la bibliothèque.

NOUS SOMMES DIFFÉRENTS
MAIS PLEINEMENT RECONNUS
DANS LE PAYS CAR
NOUS AVONS BEAUCOUP
D'AFFECTION POUR CE
VILLAGE QUI NOUS A
SI BIEN ACCUEILLIS TELS
QUE NOUS SOMMES.

Nous formons un couple un peu isolé dans notre foi mais à travers notre présence il y a quelques petites lumières qui s'allument dans le cœur des gens. Nous sommes différents mais pleinement reconnus dans le pays car

nous avons beaucoup d'affection pour ce village qui nous a si bien accueillis tels que nous sommes. Je suis pompier, au service des gens, et cet esprit de service, imprégné de ma foi qui ne s'étale jamais en discours, touche les gens.

Tout cela nous rend heureux. Nos enfants parfois turbulents, surtout Yanis, vont même jusqu'à chanter des chants religieux à l'école publique. C'est perçu d'une manière drôle mais cela ne crée pas de problème parce que les gens nous aiment.

Il nous semble que dans ce pays, attaché à la liberté républicaine depuis des siècles, il ne faut pas dire de grandes paroles sur la foi. Ce qui compte c'est de témoigner par notre vie. Et puis il y a des événements que nous avons provoqués et qui parlent d'eux-mêmes. Ainsi, lors du baptême de notre fils Karen, nous avons invité tout le village et un grand nombre d'habitants sont venus. Et là, il s'est passé quelque chose de respectueux. Nous avons senti, Florence et moi, que nous étions du pays ! Qui sait si, dans les cœurs, l'Esprit Saint n'a pas rendu quelques visites ?

En travaillant à « Ambiance Bois » j'ai appris à être créatif et c'est ainsi que j'ai pu développer bien des aspects de mon travail que j'ai mis à la disposition des gens. Ainsi, je rends des services à droite et à gauche. Et dans le domaine du témoignage, notre couple n'hésite pas à prendre des initiatives : tel l'accueil d'expositions dans l'église, même si ces expositions ne relèvent pas de la foi. D'autre part, nous accueillons des concerts et nous mettons diverses personnes en relation entre elles

ou avec le prêtre qui rend visite
à notre petit relais lors de son
« itinérance pastorale ».

NOUS SOMMES DES SOURCIERS
QUI CHERCHENT PARTOUT
DES GENS EN ATTENTE OU
DES GENS QUI SONT DANS
LE BESOIN.

Quand il vient en itinérance
pastorale, nous lui indiquons

des personnes à visiter. En quelque sorte, nous sommes des sourciers qui cherchent partout des gens en attente ou des gens qui sont dans le besoin.

Alors vous « durez » sur cette Montagne limousine ?

Nous sommes éloignés d'un grand centre. Nous avons beaucoup de déplacements à faire mais nous sommes heureux de vivre à Faux car, là, il y a une

grande quantité d'initiatives et une belle qualité d'entraide, de présence les uns aux autres.

Aujourd'hui, beaucoup de personnes viennent nous rejoindre sur le village. Notre commune est attractive. Ce que nous vivons est très beau. Avec une telle beauté et qualité de vie, avec ces grandes forêts et ces grands territoires, nous n'avons pas souffert de la Covid. Nous avons de l'espace et, ensemble, une certaine sérénité de vie. Nous espérons que les personnes qui continuent de s'installer chez nous en production agricole, en télétravail ou comme retraités, pourront découvrir la vie spirituelle qui anime l'âme de notre village et nous espérons, Florence et moi, que des personnes pourront découvrir l'âme de notre vie chrétienne et la personne de Jésus.

CE QUI COMPTE, C'EST UNE
VIE AUTHENTIQUE INSÉRÉE
SUR UN TERRITOIRE ET
NOUS LAISSONS À L'ESPRIT
SAINT LE SOIN DE FAIRE
SON OEUVRE.

Mais c'est l'affaire de l'Esprit
Saint que nous prions ! Qu'il
nous donne quelques chré-
tiens et chrétiennes pour
faire exister sur notre petit
« relais paroissial » une fra-
ternité à la manière de l'Évan-

gile qui parle aux cœurs des gens. Au fond, « ce qui compte pour Florence et moi », c'est une vie authentique insérée sur un territoire et nous laissons à l'Esprit Saint le soin de faire son œuvre. Nous vivons en paix. ■

Une recherche pastorale collective en Creuse

Xavier Durand

Quand je suis arrivé en Creuse en septembre 2010, après de longues années passées dans l'agglomération de Limoges, capitale régionale où je suis né... j'ai découvert un département très rural et en souffrance démographique, qui n'arrive pas à maintenir le chiffre de 120 000 habitants. J'habite la deuxième ville du territoire avec environ 6 000 habitants... et j'ai reçu une paroisse de 43 communes totalisant environ 25 000 habitants...

J'avais déjà été attiré par la Creuse en allant passer, à ma demande comme séminariste, un temps d'été pour découvrir puis pour suivre le projet qu'un prêtre de la Mission de France, Charles Rousseau (1923-1988), lançait autour d'Aubusson : « L'assemblée des Plateaux limousins ». Mais le territoire de la Creuse ouest avec Guéret et La Souterraine ne connaît pas les mêmes problèmes d'isolement et de raréfaction des ressources humaines. À certains égards, la pastorale peut y apparaître plus « classique » et malheureusement l'expérience des « Plateaux » n'a pu se prolonger et porter tous ses fruits.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Xavier Durand est prêtre du diocèse de Limoges, depuis 1977. Jusqu'au 1^{er} septembre, il a été curé de la paroisse Saint-Jacques

(La Souterraine) et délégué national à la Mission en monde ouvrier. Il est en retraite à Limoges.

Le « Groupe Creuse » existait avant mon arrivée et je m’y suis inséré progressivement à partir de 2011. Il se réunit autour de Christoph Theobald, qui vient depuis longtemps habiter en Creuse à Dun-le-Palestel, entre La Souterraine et Guéret, dès que son engagement universitaire ne le requiert pas à Paris ou ailleurs...

CHACUN DOIT TROUVER UNE
AUTRE PLACE DANS LA SALLE
AFIN DE POUVOIR ÉCHANGER
AVEC UN NOUVEAU VOISIN.

Composé d’une dizaine de prêtres volontaires et en responsabilité sur le territoire, il se retrouve régulièrement dans l’année pour

une matinée de travail avec le repas en commun. Je découvre qu’au moment du repas, chacun doit trouver une autre place dans la salle afin de pouvoir échanger avec un nouveau voisin.

De ces dix années de rencontres et de réflexions sans cesse référées aux conditions d’exercice de la charge d’un ministère de prêtre en Creuse, je peux souligner quelques aspects qui pourraient valider la qualité d’une recherche pastorale au service d’un territoire.

La relecture

Chaque rencontre commence par un « tour de table » qui prend le temps qu’il faut... Chacun évoque une rencontre ou un événement choisis dans ce qu’il a vécu depuis la dernière rencontre. Il ne s’agit pas de comparer les initiatives plus ou moins réussies des uns et des autres mais de partager selon l’expression de l’ordre du jour sans cesse répétée : « Devant Dieu, ce qui nous a été donné. »

Surprise devant une attitude ou une parole, mise en valeur étonnée d’un fait de la « vie du pays » qui tranche avec la chronique ordinaire, évocation du nom et du parcours d’un homme ou d’une femme qui a épousé la vie de cette terre creusoise et dont le cheminement nous inspire.

Nous cessons donc de nous définir par nos seuls projets pour faire entrer dans notre pastorale l’écho de nos rencontres humaines et l’effet qu’elles

produisent en nous avant de pouvoir démontrer leur fécondité. Il y a là quelque chose de la recherche des « signes des temps » dont le concile Vatican II avait dessiné les contours.

Un axe théologique

Le théologien, en l'occurrence Christoph Theobald, nourrit notre discernement par des interventions régulières. Ce sont surtout des mises au point pour aider à bien poser la réflexion ou des rappels utiles à partir de pistes ouvertes par le concile Vatican II.

Les grands textes du pape François, *La joie de l'Évangile* et *Laudato si'*, sont venus au bon moment pour relancer notre recherche sur les conditions de la mission aujourd'hui. Je m'arrête seulement sur le temps donné à partir de juin 2020 à une lecture commune de *Querida Amazonia* qui a pris toute l'année. Une lecture suivie chapitre après chapitre, du « rêve social » au « rêve ecclésial », dégage la notion de « rêve » comme un appel à ne pas nous contenter de mieux gérer l'existant.

UN APPEL À NE PAS
NOUS CONTENTER
DE MIEUX GÉRER
L'EXISTANT.

Nous avons en même temps sous les yeux une intervention de l'État intitulée « Plan particulier pour la Creuse », en réponse à l'urgence économique et sociale provoquée par la menace de liquidation de la plus grosse entreprise industrielle restant à La Souterraine, GM&S Industry, un sous-traitant de l'automobile lâché par sa direction et les constructeurs donneurs d'ordres :

« La démarche engagée et le Plan particulier initié sont en eux-mêmes innovants en cela qu'ils reposent entièrement sur l'accompagnement des dynamiques et des projets du territoire. Il ne s'agit pas, comme cela a été souvent le cas, d'un appel à projet dont le principal objet est de distribuer une enveloppe financière. Il ne s'agit pas non plus d'un Plan décidé depuis l'administration centrale et imposé au territoire. »

Préambule du « Plan particulier pour la Creuse »

À partir de là, une recherche pastorale devient une recherche d'inculturation qui interroge fortement l'Église en Creuse. Est-il possible de définir la Creuse comme un « espace amazonien » où peuvent se déployer dans ce contexte précis de nouvelles réponses aux aspirations qui se font jour dans de nombreuses initiatives locales ? « Tout ce que l'Église offre doit s'incarner de manière originale dans chaque lieu du monde de sorte que l'Épouse

NOTRE ÉGLISE SE
TROUVE AINSI AU PIED
DU MUR MAIS C'EST LÀ,
« DIT-ON », QUE SE
RECONNAÎT LE MAÇON...

du Christ acquière des visages multi-formes qui manifestent mieux l'inépuisable richesse de la grâce. » (François, *Querida Amazonia* 6)

Notre Église se trouve ainsi au pied du mur mais c'est là, « dit-on », que se reconnaît le maçon... Dans ce domaine, la Creuse a une longue et belle tradition mais l'effort d'incarnation et d'inculturation de tous ces savoir-faire et savoir-être demande une nouvelle dynamique.

Des options à approfondir

Un groupe de recherche se doit aussi d'esquisser et même de mettre en expérimentation un certain nombre de pratiques. Dans la situation actuelle des ressources ecclésiales, il vaut mieux ne pas trop attendre pour initier de nouvelles formes de la mission.

Itinérance et disponibilité ?

Quelle que soit sa dimension territoriale, la paroisse se pose comme un élément de stabilité qui permet aux habitants chrétiens ou non de disposer de repères accessibles : lieux d'accueil, lieux de célébration... Pourtant cette stabilité se trouve en décalage avec l'évolution rapide des mentalités et la mobilité des parcours familiaux, professionnels et associatifs.

Une réponse possible se trouve dans la mise en place d'une « itinérance ministérielle » qui permet de rejoindre des lieux et des personnes que la fin du « quadrillage » ecclésial (un curé / un clocher) a laissées sans occasion de retrouver une proposition et un chemin de foi.

Une autre réponse peut être aussi une présence « au carrefour », c'est-à-dire une disponibilité à l'événement qui permet d'investir au bon moment son action pour ne pas « manquer le coche » d'une rencontre parfois improbable et toujours singulière.

Il est bien sûr important de relire dans le groupe ce qu'une « visitation » ou une « chance à saisir » peut apporter au groupe qui la reçoit. C'est un enjeu essentiel pour mettre à l'épreuve et vérifier la fécondité des initiatives possibles et encore « en genèse ».

Des communautés présentes et agissantes ?

Le groupe de recherche a acquis la conviction que l'avenir est bien dans la constitution de petits groupes de chrétiens qui essaient de se lier entre eux à l'échelle d'un territoire à définir.

Le territoire des six paroisses de la Creuse fixé à la suite du Synode diocésain de 1985 est trop vaste et répond à d'autres fonctions. Dans

L'AVENIR EST BIEN
DANS LA CONSTITUTION
DE PETITS GROUPES DE
CHRÉTIENS QUI ESSAYENT
DE SE LIER ENTRE EUX...

chaque paroisse, l'existence ou la formation de « relais paroissiaux », c'est-à-dire « foyers de vie chrétienne où s'exerce la responsabilité des baptisés » est peut-être une réalité plus proche et plus souple. Peut-elle être une opportunité pour aller vers un modèle d'Église plus décentralisé ?

Le groupe prend le temps de ressaisir la vitalité actuelle de ces « relais » et ressent vite l'urgence d'une formation nouvelle dans la ligne de la relecture de « ce qui nous est donné » et de l'inculturation dans l'espace creusois. Cette formation commence en octobre 2019 en proposant aux six paroisses de se retrouver deux par deux avec leur équipe de relais.

En septembre 2020, une journée commune permet d'approfondir le thème de la relecture autour d'un beau titre biblique : « Le Seigneur était là et je ne le savais pas » (Gn 28, 16). Deux courtes interventions dynamiques peuvent

ensuite être enregistrées et mises à disposition. La continuation de la crise sanitaire ralentit les possibilités de faire ensuite travailler les membres des équipes sur place alors qu'ils les animent souvent avec lassitude... et l'habitude de ne pas sortir de l'entre-soi des chrétiens. Une relance de la formation est en préparation pour la sortie de l'été 2021 avec le souhait d'y inscrire l'apprentissage de techniques simples d'animation.

Au moment de quitter la Creuse quand l'heure de la retraite sonne pour vivre encore « autrement » le ministère dans mon diocèse, je ne peux que rendre

grâce pour avoir été de cette recherche
pastorale le bénéficiaire et l'acteur. ■

JE NE PEUX QUE
RENDRE GRÂCE POUR
AVOIR ÉTÉ DE
CETTE RECHERCHE
PASTORALE LE
BÉNÉFICIAIRE
ET L'ACTEUR.

Une Église disséminée, le défi des paroisses rurales

François Vuillemin

En juin dernier, ma mission de prêtre diocésain (diocèse de Saint-Dié-des-Vosges) était ainsi publiée : « l'espace missionnaire de Bruyères-Rambervillers (huits paroisses). Nos paroisses peinent souvent à susciter seules un élan missionnaire. Ainsi, il y a deux ans, mission a été confiée à l'abbé François Vuillemin de porter un projet missionnaire pour les communautés de paroisses de Rambervillers et de Bruyères. Il la continue aujourd'hui comme doyen de ces deux communautés de paroisses. »

Comme de nombreux prêtres, mais aussi de laïcs, je suis souvent troublé face à des chrétiens qui ne me semblent pas passionnés par la rencontre gratuite de l'autre. Ils sont admirables de dévouement pour « tenir » encore « tout ce qu'il y a à faire dans la paroisse », mais leurs attitudes et leurs paroles sont parfois plus proches des gardiens que des passionnés des changements du monde, des passionnés de l'Évangile du Christ. On loue souvent la sagesse des habitants du rural, mais il y a là aussi un véritable terrain d'évangélisation.

À PROPOS DE L'AUTEUR

François Vuillemin est prêtre dans le diocèse de Saint-Dié-des-Vosges. Il porte un projet missionnaire pour les communautés de paroisses

de Rambervillers et de Bruyères. Il continue aujourd'hui cette mission comme doyen de ces deux communautés de paroisses.

L'espace missionnaire de Bruyères-Rambervillers

Le territoire qui m'a été confié, avec un prêtre de Moselle avec qui je fais équipe désormais, est ce que l'on appelle une terre rurale. Le diocèse tout entier peut d'ailleurs être qualifié de diocèse rural. Après quinze années passées dans la plaine des Vosges, je suis à présent sur le versant monta-

AUJOURD'HUI, LE
NOMBRE DES FERMES
AGRICOLES (ÉLEVAGE
ET CULTURE) A
CONSIDÉRABLEMENT
DIMINUÉ, COMME
PARTOUT EN FRANCE.

gneux. Un habitat rural très dispersé (des « écarts » comme on dit chez nous) et 90 communes. Ces dernières décennies ont vu disparaître une grande partie des tissages, filatures et papeteries qui faisaient la richesse industrielle du territoire depuis la fin du XIX^e siècle. Les Vosges gardent depuis longtemps ce double attachement industriel et rural.

Après la guerre de 1870, les capitaux extérieurs, notamment alsaciens, ont trouvé ici la main-d'œuvre et une eau de qualité. Jusqu'à une époque récente, les habitants ouvriers gardaient une part de pratiques agricoles. Aujourd'hui, le nombre des fermes agricoles (élevage et culture) a considérablement diminué, comme partout en France. Certains villages n'ont même plus de fermes. J'entends souvent cette réflexion : « Dans notre village il n'y a plus qu'une seule ferme, alors qu'avant il y en avait dix ou douze. »

Aujourd'hui, le taux de chômage sur nos paroisses est un des plus forts des Vosges. Avec les pauvretés que cela engendre. Les différences entre les plus pauvres et les plus riches sont grandes.

Peu d'attractivité pour l'emploi des jeunes qui rejoignent bien souvent les départements voisins pour leurs études et l'après. La moyenne d'âge dans nos villages ne baisse pas, au contraire. Même si des jeunes adultes viennent habiter au village, c'est pour eux plus un dortoir qu'une terre où nouer des liens. Leur rythme de vie (travail, enfants, voyages...) font qu'ils sont peu disponibles à une vie locale. Les couples dits « néo-ruraux » font toutefois

exception. Ils sont de plus en plus nombreux à faire ce choix de vie et développent des réseaux de proximité (vente, associations...) très vivants. Je suis moi-même investi dans un réseau de vignerons, dans la seule coopérative viticole du département. Outre le bonheur de cultiver ma propre vigne, j'y trouve là un réseau de relations qui me réjouit. Des hommes et des femmes attachés au respect de la terre, à ce qui est beau et bon.

Enfin, les Vosges deviennent une terre de résidences secondaires prisées des urbains des grandes régions voisines. Il n'est pas rare de les rencontrer au cour d'une messe.

Pour poursuivre ce tableau, j'aime à rappeler, sur le ton de l'humour, cette anecdote qui m'est arrivée il y a quelques années dans un village où je célébrais un dimanche. Devant le nombre des fidèles je dis à un des habitants du village mon émerveillement. Il me répond : « Oui, mais ce sont tous des étrangers. » En fait, ces « étrangers » comme il disait, étaient tout simplement les habitants des villages voisins. Cela traduit bien une certaine nostalgie de la vie communautaire que possédait chaque village, en même temps qu'une difficulté des plus anciens à nouer des liens avec ces « étrangers » voisins et en particulier nouvellement arrivés.

Le tableau ne serait pas complet si j'oubliais le potentiel touristique des Vosges. C'est là une vraie révolution qui peine à se mettre en place. Passer d'une terre rurale et industrielle à une terre touristique demande du temps dans les consciences. Les communes commencent à développer des plans qui mettent en valeur le parc régional, les forêts avec leurs sentiers pédestres ou pour vélo, la pêche... Des jeunes sont prêts à s'engager dans des métiers de guides dans la nature. L'histoire locale, très riche, celle des guerres en particulier, attire aussi de nombreux visiteurs.

PASSER D'UNE
TERRE RURALE ET
INDUSTRIELLE À UNE
TERRE TOURISTIQUE
DEMANDE DU TEMPS
DANS LES CONSCIENCES.

Les grands enjeux de notre pastorale

Je développe à présent quelques grands enjeux de notre pastorale en rural.

- Tout d'abord, il nous faut accepter le décousu et l'incertain de la marche dans ce que nous mettons en place. Nous passons d'une organisation qui maillait le territoire à quelque chose de plus fraternel et transversal. Les paroisses ne sont pas toujours en capacité de répondre à cela. Il nous faut promouvoir des lieux de vie locale et fraternelle, là où cela est possible. Avoir une vie de véritable communauté, former une communion pour assurer la « présence de Jésus » comme disait Madeleine Delbrêl. Les communautés sont des « paraboles » actives de ce que fut Jésus lui-même. Le témoignage d'une communauté porte « la signature du Christ ». La paroisse porte peut-être encore trop le maillage d'une institution. Des communautés qui irriguent la paroisse doivent lui apporter leur vitalité.

- Cette aventure communautaire se doit aussi d'être clairement rapportée à la profession de foi chrétienne et en vivre. Par le partage de la Parole de Dieu en premier lieu, mais aussi par la vie fraternelle locale et l'attention aux autres. Ces communautés sont multiples.

- Il y a celles qui touchent à ce qu'on appelle la diaconie. Les équipes de visiteurs de malades et de personnes isolées, les équipes de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul ou du Secours catholique qui font un travail remarquable sur nos paroisses, bien souvent en lien avec les services sociaux, les communes et nombre d'élus. Un conseiller départemental réunit toutes ces personnes

deux fois dans l'année pour faire le point. Il y a là une vraie fraternité, pas seulement vécue en Église.

IL Y A LÀ UNE
VRAIE FRATERNITÉ,
PAS SEULEMENT
VÉCUE EN ÉGLISE.

- Ce peut être aussi une équipe liturgique, une chorale. Afin que nos

messes dominicales soient de vrais rendez-vous où le formalisme dans lequel on s'est assoupi fasse place à une vraie expérience d'attention à la vie réelle

des gens. Des messes où la dimension d'action de grâce pour la vie du monde soit présente.

- Nous expérimentons depuis peu des messes en semaine dans les villages. Une ou deux fois par an, les chrétiens du village invitent spécialement des habitants du village à y participer. On peut se retrouver ainsi avec 20 ou 30 personnes qui sont habituellement absentes de nos célébrations.

- Le ménage dans une église est aussi l'occasion d'une vie communautaire ponctuelle. Joseph et moi entamons la visite systématique de toutes les églises et chapelles. Il arrive que le maire invite les volontaires par un tract dans toutes les boîtes aux lettres. Ailleurs, nous avons terminé le ménage et le débarras d'une sacristie par un temps de prière. Un adjoint qui se dit athée a écrit un article dans notre journal paroissial. Ailleurs encore, un couple de chrétiens a constitué une équipe au village pour ouvrir l'église et y prier parfois.

- La vie communautaire ne se résume pas non plus à ce que les chrétiens proposent. Ils peuvent, et ils le font bien souvent, s'associer aux initiatives communales ou d'autres associations.

- Nous portons une attention particulière aux équipes constituées (telles que les équipes d'animation paroissiale, les équipes funéraires, baptêmes, mariages, les rencontres de catéchistes et d'animateurs...) afin qu'elles redeviennent, elles aussi, de vraies communautés de vie ecclésiales. Souvent, le temps et le peu de renouvellement ont fait qu'on s'est contenté de « fonctionner » et non plus de vivre. Que de piliers inamovibles dans nos églises...

LA VIE COMMUNAUTAIRE NE
SE RÉSUME PAS NON PLUS
À CE QUE LES CHRÉTIENS
PROPOSENT .

- Si nous voulons garder une proximité avec les lieux d'habitation des gens, et ne pas vouloir tout rassembler dans deux ou trois lieux centraux, il importe

de trouver des chrétiens qui soient reconnus comme rassembleurs, écoutants, sages, priants (on peut compléter la liste). Les prêtres sont souvent de passage et il me semble utile, outre les équipes qui travaillent, que des chrétiens soient reconnus comme des « chefs » de la communauté locale, des « référents », des « catéchistes » (comme il en existe en Afrique), des hommes ou des femmes qui soient aussi en lien étroit avec les prêtres. Je ne suis pas encore parvenu à trouver un qualificatif pour cette fonction.

**NOUS DEVONS
REPENSER NOTRE
PRÉSENCE AUPRÈS
DES ENFANTS
ET DES JEUNES
EN TERMES DE VIE
COMMUNAUTAIRE .**

- Nous devons repenser notre présence auprès des enfants et des jeunes en termes de vie communautaire. Déjà entre catéchistes et animateurs eux-mêmes, mais aussi avec les parents et bien sûr aussi avec les enfants. Ces lieux deviennent souvent plus transversaux. On ne doit plus garder

une équipe isolée de deux ou trois enfants. Dans une de nos paroisses, nous proposons régulièrement des temps de catéchèse avec parents et enfants le dimanche matin avant la messe. Sur nos huit paroisses, pour l'année qui vient, nous privilégions les temps forts qui rassembleront toutes les équipes.

- Proposer des lieux d'échange, de parole à des grands jeunes ou de jeunes adultes est une piste que nous devons mieux explorer. Des lieux de gratuité, ponctuels ou réguliers. On va tout essayer là aussi. Le CMR (Chrétiens en monde rural des Vosges) organise prochainement sur Bruyères un forum départemental des familles. Avec de nombreux partenaires associatifs, des services sociaux, des communes, des professions libérales...

Proposer aux jeunes de plus de 18 ans, et qui reviennent en famille le week-end, un petit déjeuner-échange le dimanche matin. Cette formule attire, je l'ai vue expérimentée dans ma précédente mission.

- Dans les jeunes générations, certains sont également sensibles au respect de la terre et plus largement à ce que le pape François nomme l'« écologie

intégrale ». Le diocèse est engagé dans le mouvement « Terres d'Espérance » et nous souhaitons créer une équipe locale pour le label « Église Verte » dans nos paroisses. Là aussi, belle occasion d'une vie fraternelle et communautaire.

NOUS SAVONS QUE
RIEN NE REMPLACE
UNE PRÉSENCE SIMPLE
ET GRATUITE.

- Je l'ai dit plus haut, notre territoire paroissial est immense, 90 communes. Il y a très peu de visibilité quotidienne du prêtre, même si nous ne ménageons pas notre peine pour des visites à domicile, des rencontres, sans compter les liturgies (messes, baptêmes et mariages dans les villages, funérailles quand nous sommes disponibles...). Nous savons que rien ne remplace une présence simple et gratuite. Mon travail de conducteur de bus, jusqu'à aujourd'hui, m'a permis d'élargir ce cercle de rencontres. C'est un vrai plus dans ma vie personnelle et de pasteur. Conduire un car en milieu rural fait qu'on emprunte les moindres petites routes pour rejoindre les élèves, en particulier ceux qui habitent les endroits les plus reculés. Cela m'éclaire sur ma charge de prêtre itinérant aujourd'hui.

- Pour notre vaste secteur pastoral, nous nous sommes engagés à une vie fraternelle renouvelée entre prêtres sous l'impulsion du diocèse, comme plusieurs diocèses de France le proposent. Nous le vivons avec bonheur. Joseph et moi, ainsi qu'un prêtre retraité, habitons la même ville ; c'est un changement pour les villes voisines. Sans doute cela va s'ouvrir à l'avenir sur une équipe de mission (Mission de France) que je souhaite créer.

- Pour terminer, j'évoque à nouveau le mot « rencontre » que j'ai voulu inscrire au début de ce témoignage. L'enjeu majeur, dans ce monde hyper-connecté, est sans doute celui de la rencontre réelle. On pourrait presque parler de « décroissance » de nos rencontres virtuelles (l'Église n'échappe pas à cette tendance du tout-numérique), pour privilégier la rencontre simple et gratuite, en vrai ! Nous éditons sur nos paroisses une *infolettre* comme on dit. Cinq cents personnes la reçoivent, mais rien ne remplacera la rencontre « en présentiel ».

Il n'est pas rare d'entendre des chrétiens dire : « On ne les connaît pas ces gens qui viennent pour un baptême, ou un mariage. On ne les connaît pas ceux qui assistent aux funérailles ou qui viennent à la messe pour leurs défunts. » Et pourtant ils sont là. Les croyants vivent dans ce monde où la foi chrétienne semble absente, c'est vrai. Mais il leur faut, il nous faut faire « révision de

foi », oser le lien social avant même un lien plus profond dans le partage de la foi. ■

IL NOUS FAUT
FAIRE « RÉVISION
DE FOI », OSER
LE LIEN SOCIAL...

Territoires de migration

Jean-Yves Constantin

L'histoire de la Provence est largement tributaire de sa position géographique. Avec sa large façade méditerranéenne, elle est un territoire de passage. Le Rhône est une voie fluviale essentielle pour faire communiquer le nord et le sud de l'Europe, tandis qu'à l'est, les cols alpins sont ouverts quasiment toute l'année. Depuis la haute Antiquité, Marseille est un port où l'on débarque avec des marchandises, d'où l'on repart avec les cales pleines. Les migrants sont nombreux, les cultures se croisent, s'affrontent ou se métissent. Au fil du temps, l'origine des arrivants a évolué, leur histoire et leur trajectoire aussi.

Les Bouches-du-Rhône sont un département à forte production agricole et maraîchère, mais pas franchement rural au sens d'une faible densité de population et d'un éloignement des ressources d'une métropole. Autrefois, le paysan était l'homme d'un pays. Aujourd'hui, les salariés agricoles arrivent de loin, avec leur culture du Maghreb, du Portugal, ou d'Amérique latine. Pour maintenir des coûts très bas, trop bas probablement, les modèles économiques et

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jean-Yves est prêtre de la Mission de France. Originaire de Normandie, il a été ouvrier agricole, curé de paroisse et il s'est inscrit dans la pastorale des migrants et dans le dialogue

interreligieux, successivement dans le Lot-et-Garonne et dans les Bouches-du-Rhône. Il a des engagements professionnels, syndicaux et associatifs.

techniques cherchent une main-d'œuvre sous-payée et toujours plus docile sur ses conditions de travail. Les productions et les systèmes de production agricole ont évolué, si bien qu'un énorme questionnement est en cours sur le sort de ces travailleurs en déplacement, dont un certain nombre connaît la clandestinité. Sont-ils des migrants ou des errants ? La personne errante cherche un chemin, elle erre, sans lieu source. La personne migrante cherche un chemin, sur son chemin elle a des repères pour trouver des lieux sources. Le pasteur parcourant la campagne, les alpages, guide le troupeau en fonction des lieux sources connus de lui. Parfois, d'autres passages peuvent être empruntés, lorsque la saison, la météo, l'environnement, la santé... le permettent. Aller à la

LES TENSIONS SONT NON
SEULEMENT HUMAINES, MAIS
ELLES SONT AUSSI INSCRITES
DANS CES PAYSAGES ET CES
TERRES À QUI L'ON DEMANDE
DE FORTS RENDEMENTS POUR
NOURRIR À BAS COÛT.

rencontre invite à tendre
l'oreille afin de perce-
voir les chemins par-
cours, afin de perce-
voir les lieux sources en
espérance. Cette prise
de conscience et ces
recherches sont accom-
pagnées d'élans, mais

aussi d'angoisses face à l'avenir. Car les tensions sont non seulement humaines, mais elles sont aussi inscrites dans ces paysages et ces terres à qui l'on demande de forts rendements pour nourrir à bas coût.

Migrer, c'est partir, laisser le village, la famille, les amis, les habitudes... Et pourtant les journées, les nuits sont occupées par tous ces visages, par tous ces paysages. « Je suis partie pour permettre à mes enfants de faire des études, d'être heureux... » « Ma famille, mes amis, le village, savent que je suis là pour réussir. » Cet engagement moral fort est un levier pour vaincre même les difficultés fortes. C'est aussi un enfermement car il faut réussir à tout prix. Même si la dignité est bafouée.

Aux jours de fatigue, de mélancolie, la frontière entre « être parti » et « avoir abandonné » est parfois ténue. Aux jours d'humiliation, aux frontières entre

« être capable de traverser les épreuves » et « j'ai accepté l'oppression inhumaine », la honte, la culpabilité s'inscrivent durablement, insidieusement au fond de l'être.

LA MANIÈRE DE MARCHER,
LES CONFIDENCES,
ÉCLAIRENT LES
HORIZONS... PARFOIS
APRÈS UN LONG CHEMIN.

Une visite. Une visite pour le plaisir. Une visite gratuite, parce que « te rencontrer est un beau moment », c'est redire la reconnaissance de la dignité de la personne, et la confiance. La chance de faire quelques pas ensemble est parfois ouverte. La manière de marcher, les confidences, éclairent les horizons... parfois après un long chemin.

Sur ces chemins bouillonne l'envie de dire, de crier, d'inscrire le pardon, le pardon pétri dans la confiance. Nous sommes invités, comme Ézéchiël à transmettre un souffle. Le dessein de Dieu est de voir se lever et marcher un peuple. Les rencontres, des temps sources, construits grâce à l'apport de chacune et chacun, célébrer l'eucharistie dans sa langue natale, invitent à la « bénédiction », à l'action de grâce et permettent de poursuivre le chemin engagé. Des personnes relais sont précieuses, elles sont les bergers du troupeau.

Un groupe de volontaires s'est réuni afin de faire le point sur l'accueil des réfugiés. Le dévouement d'un nombre conséquent de personnes déployant des compétences complémentaires et de qualité au service des migrants et des réfugiés, force l'admiration. Un constat s'est imposé, ces personnes migrantes, réfugiées, n'ont pas seulement des besoins matériels, administratifs, relationnels... elles ont sans doute aussi des besoins spirituels.

Que pourrions-nous imaginer et proposer ? L'idée est née de mettre en place deux soirées par an.

À partir de cette idée de départ une rencontre avec des personnes réfugiées a été organisée. Les échanges ont été denses. Il nous est apparu important de pouvoir faire mémoire des personnes laissées en chemin, et parfois même tombées en chemin, mais aussi de faire mémoire des personnes ressources rencontrées au long de ces chemins. Et nous souhaitons pouvoir, nous aussi, faire cette même mémoire tous ensemble. Ainsi, toute personne est invitée à faire cette mémoire et à la porter avec d'autres au cours d'un temps de célébration éclairé par l'apport d'un texte, d'une prière prononcée à partir des différentes spiritualités des présents : juifs, chrétiens catholiques et protestants, musulmans, humanistes.

Autres points de repère souhaités, ces temps doivent permettre la rencontre, le partage, la connaissance, la reconnaissance des uns par les autres. Ces temps devaient permettre à tous les participants d'être acteurs, créateurs. Nous avons donc, depuis quatre ans, organisé une soirée au printemps pour faire mémoire de ceux qui nous ont ouvert la vie, une soirée début novembre pour faire mémoire de ceux qui sont restés en chemin. Le thème retenu à chaque fois a ouvert des temps d'échanges en cours de soirée permettant tout à la fois la rencontre des personnes et la construction d'une représentation visuelle grâce à l'apport de chaque personne en cours de célébration.

Ces célébrations sont restées modestes si on en juge par le nombre de participants, une centaine de personnes. Elles sont un vrai temps fort de rencontre, de reconnaissance, de souffle reçu grâce aux personnes rencontrées, grâce à ces temps de recueillement, à l'écoute d'une musique, d'un chant, d'un texte sacré ou inspiré donnant à entendre ce qui nourrit les amis juifs, chrétiens, musulmans, humanistes, devenus compagnons de voyage.

Le souhait est de pouvoir continuer ces temps forts de rencontres. Le projet est de permettre une démultiplication avec d'autres temps de parole partagée. Projet encore en gestation ! ■

Un lieu d'Église en rural au temps de la pandémie

Claire et René Marijon

Ce n'est pas pour rien qu'à Izeaux, en Isère, est né en 1992 un lieu d'Église en rural, nommé « La Mondée ». Dans le Dauphiné, la « mondée », c'est le moment où l'on se retrouve ensemble en soirée de fermes en fermes pour trier les noix, un moment chaleureux et convivial.

Et le nom de ce lieu dit beaucoup de ce qui s'y passe... Créer du lien entre les habitants du monde rural, c'est la mission qui lui a été confiée par l'évêque de Grenoble pour favoriser la vie ensemble par des rencontres, des débats, des échanges, des soirées DVD, des marches, des célébrations et des repas partagés. C'est un lieu d'échange et de dialogue faisant une place à la Parole de Dieu et à la doctrine sociale de l'Église. Nous avons le souci d'entrer en dialogue avec les exploitants agricoles si souvent écartés de notre société. Autant de soirées, autant de thèmes proposés : « Qu'est-ce que je mets dans mon assiette ? », « Prévenir du suicide », « Le bien commun », « L'enjeu des élections »...

À PROPOS DES AUTEURS

Claire et René habitent à Saint-Jean-de-Moirans, une zone péri-urbaine. René est retraité et il est diacre de la Mission de France. Il a été

pendant douze ans président du CA de « La Mondée ». Claire travaille comme conseillère conjugale. Ils sont membres de l'équipe Didyme.

Se réunir à distance

René et moi participons à l'animation de ce lieu depuis de nombreuses années et lorsque le confinement est arrivé, toutes ces activités de rencontre ont cessé. Le bureau de l'association s'est posé la question du maintien d'un

LE BUREAU DE
L'ASSOCIATION S'EST
POSÉ LA QUESTION DU
MAINTIEN D'UN LIEN
ENTRE LES PERSONNES
QUI VENAIENT
RÉGULIÈREMENT.

lien entre les personnes qui venaient régulièrement. En effet, l'eucharistie suivie du repas du mardi midi rassemblait en moyenne une douzaine de personnes : prêtres en retraite habitant sur le secteur, personnes isolées du village, bénévoles et permanents présents dans la maison ce jour-là.

Très rapidement la possibilité de réunion téléphonique par le biais de la plateforme OVH a été trouvée et proposée aux participants habituels. Il a ensuite été décidé de proposer ce temps de partage autour des textes du jour à tous les adhérents.

À partir du 31 mars 2020 le système est en place. Les réunions « gratuites » sont réservées 24 heures avant. Un code est alors envoyé. Il est diffusé aux participants par mail chaque semaine. Mais pour les plus éloignés du numérique, une chaîne d'appel téléphonique a permis d'avoir des nouvelles très régulièrement. Durant le premier confinement il y a eu jusqu'à 50 participants simultanément.

La rencontre a dépassé le cercle des adhérents de « La Mondée » : des personnes qui ne seraient jamais venues et ne se déplaceront jamais pour les eucharisties du mardi ont été invitées par leur voisin, leurs amies. Trois beaux témoignages rapportent ce que cette expérience a permis de vivre !

L'expérience inattendue

Hortense exprime tout ce que cela lui a apporté : « L'Esprit devait souffler sur "La Mondée" le jour où les temps de partage de l'Écriture par téléphone nous ont été proposés, car je vivais très mal le confinement. Il était temps

que je puisse à nouveau être en relation. Ces temps m'ont redonné vie. Ils ont étendu mon champ de relation au-delà des habitués de "La Mondée". J'y rencontre (car il s'agit bien pour moi de rencontre même si elle n'est que virtuelle) des frères et sœurs très différents dans leur expression de foi : certains sont plus théologiques, d'autres plus "pratiques de vie". Cela forme un tout très enrichissant et toujours interpellant.

C'est aussi, en quelque sorte, une discipline que je m'impose (très volontiers) entre temps de parole et temps d'écoute. C'est parfois un temps de conversion où je suis amenée, par la parole de l'un, à revoir mon jugement, mes idées préconçues ou quelque chose que je n'avais pas perçu jusqu'alors. Ce temps est, pour moi, le moment où une communauté se crée et demeure. J'en ai fait l'expérience récemment : quelqu'un que je connaissais très peu auparavant m'a témoigné des gestes d'amitié que j'ai appréciés. Ces temps me rendent plus tolérante, plus aimante. »

Et Julie aussi trouve les mots pour parler de cette expérience inattendue :
« Jeudi matin 11 heures, sans prendre la voiture : stopper son activité, s'installer dans un lieu tranquille de la maison, une bougie allumée, une icône et le désir de se retrouver, partager et prier les textes du jour. Seulement décliner son prénom, d'où "l'on vient", se souhaiter la bienvenue... partager quelques nouvelles que nous porterons dans notre prière. Apprendre l'écoute de l'autre sans réagir, l'intervention sans monopoliser la parole, le respect du silence !... J'apprécie la richesse de la présence de Marius, prêtre très âgé, qui peut resituer et éclaircir ce qui nous paraît obscur ; sans lui ce temps n'aurait pas toute sa saveur.

J'APPRÉCIE LA
RICHESSSE DE LA
PRÉSENCE DE MARIUS,
PRÊTRE TRÈS ÂGÉ,
QUI PEUT RESITUER
ET ÉCLAIRCIR CE QUI
NOUS PARAÎT OBSCUR...

Ma seule gêne : entendre toujours la même personne affirmer sa foi, son amour de Dieu, elle ne semble n'avoir jamais de doute ! Cela me déstabilise

souvent... moi qui avance avec parfois des doutes et des difficultés. Sinon, ce temps où je retrouve beaucoup de personnes connues est un vrai moment de prière fraternelle au cœur de la semaine, j'y ai même invité des amies. Merci "La Mondée", merci le confinement dû à la Covid et à la technique qui permet de se rejoindre gratuitement ! »

Et Octave de confier : « Pendant le confinement, nous avons rejoint l'initiative de "La Mondée" dès que nous avons été mis au courant. C'était pour nous une nécessité spirituelle dans le contexte de la pandémie car nous manquions de réunions d'équipe locale de partage d'Évangile et nous étions privés de nos rencontres CMR. Là, on a trouvé un lieu d'Évangile et de partage de vie tout à la fois.

LA JOIE AUSSI
C'EST DE PRIER
ET DE CÉLÉBRER
ENSEMBLE.

En utilisant les textes du jour, on donne la priorité à la parole de l'Évangile et on relie très souvent l'Ancien et le Nouveau Testament. On est réunis en Son Nom : on vit presque des célébrations eucharistiques sans le partage du pain. Le

partage des réalités vécues par les autres nous évite de planer. La joie aussi c'est de prier et de célébrer ensemble. Nous attendons chaque semaine ces retrouvailles même fictives. »

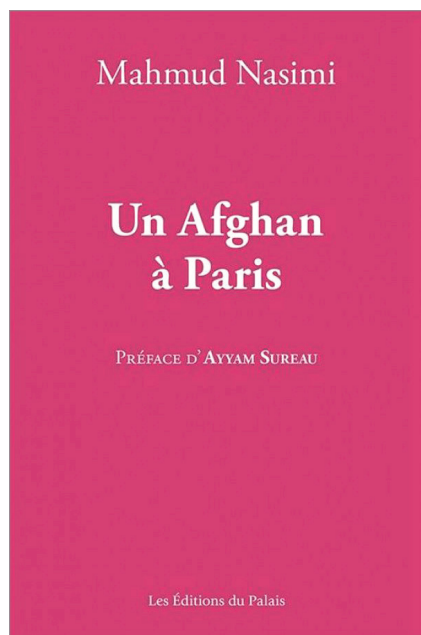
Et en septembre 2020, lorsqu'il a été de nouveau possible de se retrouver physiquement dans les locaux de "La Mondée", et suite à un sondage réalisé auprès d'une trentaine de participants, il a été décidé de maintenir ce moment de partage d'un nouveau type. Il permet à de nombreuses personnes qui ne peuvent plus se déplacer et qui n'ont pas accès facilement aux nouvelles technologies, de continuer à partager leur foi et de vivre une nouvelle forme de communauté.

Finalement, « pour cela », merci la pandémie ! ■

Un livre, un auteur

UN AFGHAN À PARIS
DE MAHMUD NASIMI
(LES ÉDITIONS DU PALAIS, 2021)

Nicolas Renard



Il a fait forte impression en participant récemment à l'émission télévisée *La grande librairie* : Mahmud Nasimi, un Afghan récemment arrivé en France, a sidéré les autres participants et les auditeurs par sa maîtrise et son goût d'une langue acquise si récemment. Le plaisir qu'il avait à citer par cœur des textes de Baudelaire, de Victor Hugo et d'autres écrivains français ne pouvait laisser indifférent.

Après la longue errance qui l'a amené de Kaboul à Paris, Mahmud Nasimi s'est retrouvé dans la situation d'un

migrant isolé ne parlant pas la langue du pays, sans ressources, sans argent et sans personne à qui parler, perdu dans une ville qui le séduisait sans l'intégrer. Et puis ses pérégrinations l'ont un jour amené au cimetière du Père Lachaise. La découverte des tombes de Balzac, de Molière ou d'Édith Piaf a constitué un formidable déclic. Au cimetière du Montparnasse, ce sont les tombes de Baudelaire, de Sartre ou de Gainsbourg qui ont attiré son attention. C'est par la fréquentation de ce peuple de l'ombre et par la découverte de leurs écrits qu'il va se familiariser avec notre langue et découvrir la culture française.

C'EST SURTOUT
PAR UN TRAVAIL
PERSONNEL ACHARNÉ
QU'IL EN EST VENU
À DEVENIR AMOUREUX
DE NOTRE LANGUE...

Mahmoud Nasimi a bénéficié du soutien d'associations et d'une famille qui l'a accueilli. Mais c'est surtout par un travail personnel acharné qu'il en est venu à devenir amoureux de notre langue, passionné de notre littérature et de notre culture. Il noircit

des cahiers où il note tous les nouveaux mots qu'il découvre ou encore des citations entières d'auteurs. Son errance dans Paris prend désormais un tout autre sens. Il mesure à quel point les mots lui permettent de nommer les choses et les lieux et de leur restituer toute leur beauté. À son tour d'écrire et de devenir le tisserand de mots qui lui ont permis de porter un regard poétique sur le monde qui l'entoure. Sa visite de Paris est guidée par des écrivains qui la lui rendent familière.

De tout cela il témoigne dans un livre très court : *Un Afghan à Paris*. L'écriture n'en a sûrement pas été facile mais un long travail avec d'autres lui a permis de produire un texte lumineux où il évoque son enfance en Afghanistan, sa famille, ses amis, ses jeux, un amour perdu. Rires et larmes se mêlent. Et puis c'est l'arrachement au pays et l'arrivée en France. Solitude mais aussi de belles rencontres qui lui ont permis de sortir la tête de l'eau.

Ce livre nous dit le pouvoir des mots. Il nous rappelle comment ces derniers nous aident à habiter le monde et à lui restituer sa magie. Ce témoignage n'est pas celui d'un nanti de la culture qui aurait tout reçu dès le berceau. C'est le témoignage d'un adulte brutalement plongé dans un monde hostile et dont il découvre qu'il devient habitable quand les mots permettent de le nommer. Il nous dit aussi l'importance de la langue et de la culture dans la migration. ■

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom

Prénom Année de naissance

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

E-mail

Téléphone

Abonnement * ☐ Réabonnement * ☐

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ☐ ordinaire : 45 € ☐ de soutien : 50 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés ☐ 20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin votre chèque, libellé à l'ordre de « MDF - Lettre aux Communautés ».

Les chèques de don doivent être séparés de ceux correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.

Ci-joint un chèque de : €

Legs: Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer

tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France : Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex

Tél: 01 43 24 95 95 **Fax:** 01 43 24 79 55 **Courriel:** secretariat@missiondefrance.fr

Site: www.missiondefrance.fr

Directeur gérant: Henri VÉDRINE **Responsable:** Nicolas RENARD

Comité de rédaction: Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Bénédicte DU CHAFFAUT, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Patrick ROYANNAIS, Isabelle SALEMBIER, Gersende de VILLENEUVE, Christophe ROUCOU.

Relecture: Michel GROLLEAUD

Abonnements: Secrétariat Mission de France **Photos:** Communauté Mission de France

Réalisation: Sylvain SISMONDI - Agence Com&Sens - 30, boulevard du Roi - 78000 Versailles
- www.cometsens.net

Secrétaire de rédaction: Sylvain SISMONDI **Conception graphique:** Mathilda OUDIZ (Agence Kaolin)

Mise en pages: Sophie GAVOUYERE **Correction:** Matthieu GOURRIN

Impression: Chevillon, Sens (89) - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire: 1126 G 85660